


FORTISSIMA
TURRIS
DEUS
MATTHÆUS FRANCISCUS
GEOFFROY
Pharmacopoeorum
Parisiensium antiquior
Præfectus, Ædilis
et Consul



heó l'Antimoine Justifie, Et l'Antimoine Triomphāt
De Mre Eusebe Renaudot, Medec. de la fac. de Par.
Et Les Remarques sur led.^t Liure de l'Antimoine
de Mr Eusebe Renaudot, Par Mr Jean Merlet,
Medec. de la fac. de Par.
Et le Rabatjoye dud.^t Antimoines triomphant,
ou Examen de l'Antimoine Justifié de M.^re
Eusebe Renaudot. Par Mr Jacques Perreau,
Medec.^n de la fac. de Par.
Et la Stimmimachie. ou le grand combat des Medec.
modernes touchant l'Usage de l'Antimoine. —
Poëme historicomique. Par C.^arnyau C.^elestin
Et orthodoxe, ou De l'Abus de l'Antimoine
Etc. - Par claude Germain, Médecin de
la faculté de Paris.

L'ABVS DE L'ANTIMOINE ET DE LA SAIGNE'E

Demonstré par la Doctr[illegible] d'Hippocrate.

Par Me PIERRE B[illegible]RR[illegible]
Docteur Medeci[illegible]

A LYON,
Chez CHRISTOFLE FOVRMY,
ruë Merciere, à l'Occasion.

M. DC. LXIV.
AVEC PERMISSION.



Au Lecteur.

IE n'eſcris pas contre l'Antimoine, ny contre la Saignée: ie ſçay bien que ce ſont des remedes receûs dans la Medecine pour la gueriſon des malades; & quoy que l'Antimoine ait des qualitez nuiſibles, ie ne veux pas pour cela l'excluſre du nombre des medicaments : *Puiſqu'il n'eſt rien d'inutile au bon Medecin, ny dans la Medecine*, à ce qu'en dit Hippocrate; Lib. de arte. Mais j'eſcris contre l'abus

ou le mauuais vſage de l'vn & de l'autre. Ie ne m'en prens à perſonne ; c'eſt à l'abus ſeul à qui j'en veux, parce qu'il cauſe du deſordre, & qu'il ſe ſert mal à propos du nom & de l'authorité de la Medecine. Ie ne ſçay pas de plus grand ennemy de la verité que luy, elle terraſſe ceux qui la combattent & fait eſclatter ſa victoire : mais l'abus qui par ſa ſoupleſſe luy cede, ſe joint ſi fort à elle qu'il paſſe pour la verité : Auſſi ie me ſers de la doctrine d'Hippocrate, qui eſt la veritable pierre de touche pour en faire le diſcernement, &

j'employe ſon authorité pour te perſuader. Le raiſonnement que tu trouueras dans cét ouurage, outre les citations, eſt auſſi tiré d'Hippocrate, & ceux qui verront deux traitez en Latin du vomiſſement & de la Saignée, où ie n'ay rien oublié de ce qui eſt dans cét Autheur, en trouueront encore d'auantage pour ſatisfaire à leur curioſité, & pour reconnoiſtre l'abus. I'en ay tiré tout ce que j'ay rapporté icy, & qui eſt tout ce que i'ay creû neceſſaire pour deſabuſer le vulgaire, qui n'auroit pas compris le reſte; Et ie l'ay mis en François afin

que tout le peuple l'entende : que ceux, qui ſans ſçauoir la Medecine ſe meſlent de la faire, connoiſſent l'abus qu'ils pratiquent : & que ceux qui ſe fient en eux en apprehendent le ſuccez. Voilà tout mon deſſein, je feray ſatisfaict ſi tu en profites. Adieu.



L'ABVS



L'ABVS DE L'ANTIMOINE ET DE LA SAIGNE'E.

L'Abvs est ce Prothée que les Poëtes de l'Antiquité ont feint estre vn Dieu de la Mer qui ne dormoit qu'en terre ferme accompagné des veaux marins, se transformoit en toutes choses, & pressé de parler, reprenant vne forme humaine, descouuroit du passé, du present,& de l'auenir des connoissances merueilleuses. Il est le Dieu de ce flux & reflux qui ballotte toûjours les peuples, emporte bien souuent les grands, & par vne extrême rapidité entraine quelquesfois les plus beaux esprits de la

terre. Il ne dort point qu'entre les gens du peuple qui ſont les veaux de cette mer, mais là au gros du jour & ſur la terre ferme il dort d'vn ſommeil ſi profond qu'on le peut voir, & qu'on le peut ſurprendre : c'eſt auſſi parmy eux qu'on le trouue toûjours, ils ſont ſes gardes ordinaires : & ſouuent ſous ce chef alors qu'ils ſortent de leurs ondes ils ſe font maiſtres de la terre. Cét illuſtre trompeur pour empeſcher qu'on le deſcouure, tantoſt il ſe transforme en feu, & s'éleuant au deſſus de la terre, il nous fait voir que le Soleil eſt fixe, que tout ſe meut autour de luy, que la Lune eſt vn autre monde, que les Aſtres ſont ſans clarté, que les vapeurs nourriſſent ces grãds globes, que la lumiere eſt vne qualité, & que les Cieux ſont ſeuls incorruptibles; tantoſt roulant deſſous les ondes il rapporte à l'aimant la cauſe du flux & reflux, il fait naiſtre toutes les ſources du vaſte ſein de l'Occean,

il nous raconte mille fables de la nature des poiſſons, & contre l'vſage des ſens il aſſeure que tout eſt eau; tantoſt ſous la forme des brutes il veut qu'elles ſoient raiſonnables parce qu'elles imitent l'homme, & que par la metempſycoſe qu'il introduit comme vne verité, l'immortalité ſoit commune aux hommes & aux animaux; & tantoſt transformé en arbres & en herbes il leur fait part du ſentiment & du mouuement, il les fait promener & chercher leur paſture, il eſtablit entre-elles des amitiés, des auerſions, & des neceſſitez de vie qui les rendent inſeparables: il leur fait chaſſer les demons & reſiſter aux ſortileges, attirer les benedictions, rendre les Anges fauorables, & enfin pour la vie & la ſanté de l'homme il attribuë à leurs vertus des effets ſi prodigieux, qu'il ſemble les porter à l'immortalité. Mais quand il eſt contraint de ſe faire connoiſtre, il reprend la figure

d'homme & quitte ces deſguiſements pour deſcouurir la verité : Il nous fait voir alors dans le paſsé qu'il eſt ancien comme le monde, qu'Adam & Eue luy donnerent naiſſance en mangeant le fruit defendu, qu'ils l'ont caché connoiſſans ſes deffauts, & qu'il eſt le ſeul fruit de cette belle connoiſſance, que ſes parens infortunez auoient pretendu d'acquerir en violant le commandement, mais qu'il n'eſt rien qu'vne fauſſe apparence ; dans le preſent, il nous fait deſcouurir tous les hommes qu'il a trompé, les fauſſetez qu'il leur a dites, & les malheurs qui ont ſuiuy de ſes enſeignemens, de ſes conſeils iniques, & des pernicieux exemples qu'il a fait voir dans tous les ſiecles. Et lors qu'vn curieux le preſſe pour penetrer dans l'auenir, il dit que nos nepueux connoiſtront nos dereglemens, qu'ils blaſmeront noſtre conduite, & qu'ils seront blaſmez de meſme. Enfin ſi nous luy de-

mandons

mandons qui se deffend de ses attaques: qui n'a jamais plié sous luy; en quel lieu il n'a pû entrer ? Il nous dira qu'il n'a jamais eu part dans le conseil de la nature, qu'il ne l'a jamais pû surprendre, & qu'allant par toute la terre il n'a rencontré qu'elle seule qui soit capable de luy resister. En effect tout ce qui est soûmis à la puissance de l'homme, tout ce que son esprit connoit, & tout ce que l'art peut faire de bien & de mal, a suiuy les desseins & les decrets de son caprice; c'est luy qui a fait tant de Dieux, qui leur a erigé des temples, & qui leur donnant des adorateurs, à tant de fois placé le vice sur le throsne, & la vertu dessous ses pieds; c'est luy qui si souuent a fait les Empereurs des moindres hommes de la terre, qui a si meschamment recompensé le crime, & qui s'establissant l'arbitre du bien & du mal, a par vn excez d'iniustice donné le mal qu'on ne meritoit pas, & refusé le

bien qu'on deuoit iustement auoir; c'est luy qui couure le mensonge sous le voile de la verité, qui aueugle l'esprit de l'homme, qui ébranle toutes les sçiences, qui rompt la justesse des arts, qui dement l'vsage des sens, & qui attire tout à soy ou par la force ou par la complaisance: Tantost il prend pour se couurir le visage de la verité, les habillemens de la sçience, les ornemens de la vertu, la grauité de la sagesse, la douceur de l'humilité, l'aggreément de la ciuilité, & s'approche sous ce déguisement des hommes les plus éclairez, pour donner atteinte à leur sçience, pour faire bresche à leur vertu, pour troubler leur bonne conduite, ou pour retrancher vn article des maximes de la religion; Tantost accommodé à la cruauté du meurtrier, à la liberté de l'impie, à la fourbe du médisant, à la volupté du lascif, à l'auidité de l'auare, il confirme leurs passions par le plaisir qu'ils en reçoiuent

çoiuent & par l'exemple qu'il en donne; & tantost sous vn faux esclat de la beauté & de la bonne grace, il regle le discours, il reforme le geste, il donne le maintient, & fait d'vne vieille l'aideur vne jeune beauté qu'on appelle la mode. Cét effronté entre par tout sans crainte, il n'est personne qu'il n'aborde, & si l'vn par syncerité le repousse, l'autre par interest le loge: en sorte que tantost logé, tantost à descouuert il acquiert, il possede, il conserue, & ne se laisse iamais reconnoistre que par l'incertitude de ses promesses, & par le mauuais succez de ses entreprises; & c'est par là aussi que nous le découurons quand il fait boire l'or moulu, aualler les pierres pilées, & qu'il nous veut reduire à l'Antimoine & à la lancette. En verité c'est vn estrange aueuglement de retrancher ainsi toute la Medecine; tant d'animaux que Dieu n'a crée que pour l'homme dans l'air, sur la terre & dans l'eau,

l'eau, en qui l'on a trouué pour la cure des maladies des remedes tres asseurez; Ce grand nombre de vegetaux qui nous offrent tant de parties & tant de productions qui sortent de leurs seins, pour combattre nos maladies, pour charmer nos douleurs & pour plaire à nos appetits; tant d'autres mineraux que la terre produit aussi parfaits que l'Antimoine, & qu'elle nous fait voir quand elle ouure son sein estre des faiseurs de miracles; & tant de bons effets que l'on a ressenty du meslange de ces remedes, ne sont-ce pas autant de voix qui annoncent l'abus de l'vsage de l'Antimoine? Ces grands miracles de nature que la chaleur & les esprits du sang font si souuent, & si fort à propos en faueur de nos maladies : I'entends ces grands efforts qu'on appelle des crises, ne publient-ils pas l'abus d'épuiser auecque le sang cette chaleur qui fait nos forces & qui combat nos maladies. Et enfin la na-

ture

ture qui regle tous les mouuemens que la chaleur de nostre cœur produit contre le mal, & pour nous desgager: Cette iustesse qu'elle obserue de cuire les humeurs, les separer de la masse du sang, & pousser hors du corps ces causes de nos maladies, dans vn temps limité & qui nous est connu: & cette puissance qu'elle a de guerir sans prendre conseil, & sans se faire ayder, ne sont-ce pas des sujets legitimes qui meritent nos attentions ? Et n'est-ce pas vne temerité, ou plûtost n'est-ce pas vn crime de troubler par vne Saignée ce grand ordre de la nature qui trauaille pour le malade, & qui est seul capable de luy redonner la santé. Mais à bien prendre la nature, nostre bouche n'est pas l'égout de nostre corps, & si quelquefois elle sert à regorger le superflus,& à vuider l'humeur des maladies: c'est l'adresse de la nature qui vide par les voyes les plus proches & les plus courtes ce qui est

eſt à charge au malade, & qui le fait ſouffrir : mais ce n'eſt pourtant pas l'vſage de cette partie qui n'eſt propre qu'a receuoir en effect tant de grands efforts que cauſe le vomiſſement, tous les accidents qui les ſuiuent, & la foibleſſe d'eſtomac qui reſte apres ces mouuemens, nous ſont des marques infaillibles de l'abus qu'on commet de vider par cette partie, hors que les humeurs y regorgent; & ſi nous en croyons à ce qu'en eſcrit Hippocrate, ce qui ſe fait ſelon l'ordre de la nature eſt ſupporté facilement, & tous les excremens qui nous ſortent du corps donnent ſujet de bonne augure, lors qu'ils ſe vuident auecque facilité. Sur ce ſujet i'ay cent fois admiré l'empire que l'abus prend ſus l'eſprit de l'homme, lors qu'vne fois il y eſt introduit : Il le perſuade de croire, il luy deffend de raiſonner, & profitant de ſa credulité il ſe fait des martyrs auſſi-toſt que des confeſſeurs, &

nous

nous fait connoiſtre en cela qu'il eſt le ſinge de la foy : car qui n'admirera de voir vn delicat à qui le nom de Medecine eſt capable de faire horreur, quitter la caſſe, la rheubarbe & ſemblables medicamens, d'où l'effet eſt fort moderé & l'experience certaine, pour prendre ſur la foy d'vn charlattan ou d'vne femmelette, vn emetique d'Antimoine qu'il ſçait le devoir trauailler, & pouuoir abbreger ſa vie ? qui n'accuſera de manie celuy qui par experience en la perſonne d'vn amy, ſçait les trauaux que cauſe l'Antimoine, & qui par vn recit fidelle ne doutant point que pluſieurs ne ſoient morts des violences de ce remede, s'expoſe à ces malheurs pour vne foible maladie, qui pourroit guarir de ſoy-meſme? & qui n'aura pas de l'horreur de voir, pour eſſayer de guarir vn malade, luy donner vn medicament, qui par des accidens fâcheux luy fera voir en peu de temps toutes
les

les portes de la mort : Il faut eſtre abusé pour eſtre ſi fort inſenſible à ces objets de crainte & de douleur: Pour moy j'auoüe ma foibleſſe, j'ay conceu de l'horreur pour ce medicament voyant ſes funeſtes effets: Ie n'ay pû voir vn homme fort jeune, dans l'embompoint, par les effets de l'Antimoine ſouffrir des foibleſſes extremes, faire des grands efforts en vain, perdre le pouls & tous les ſens, ſans condamner l'effect d'vne ſemblable Medecine: Ie n'ay point pû le voir liuide, les yeux enfonçez ſans éclat, le nez ouuert, les levres retirées, le col enflé, les extremitez froides, & luy ſentir vn pouls languiſſant, qui ſe pert dans vne artere dure & ſeiche, ſans croire que ce ſont les effects d'vn poiſon, plûtoſt que d'vne Medecine. L'on a beau ſe flatter, l'on a beau dire ce n'eſt rien, donner du boüillon au malade, luy chauffer l'eſtomac, luy faire ſentir l'eau clerette, l'encourager de mille

beaux diſcours, l'Antimoine eſt le maiſtre, il agit de toutes ſes forces, & l'on n'empeſche pas que le ſang ne ſorte déja par les grands efforts de vomir: Qui pourra aſſeurer de la vie de ce malade? Hippocrate ne dit-il pas qu'apres les trois humeurs l'on vomit le ſang pur, & que ſouuent l'on meurt en ſuitte? eſt-ce vne choſe inoüye? n'a-t'on jamais veu ce malheur, & s'il peut arriuer: n'ay-je pas ſujet de le craindre? Mais quand tous ces efforts auroient vn ſuccez plus heureux, peut-on donner ſans crainte & ſans connoiſtre le malade, vn remede qui eſt ſi acre, qu'il vlcere ſouuent toutes les parties où il paſſe, & auecque tant de douleur, qu'on a veu des perſonnes apprehender moins de mourir, que de prendre vn boüillon eſtans ainſi remplis d'vlceres. Cela m'a fait douter s'il n'eſt pas plus doux de mourir que d'eſtre ſecouru par des remedes ſi fâcheux. D'autre part quand ie vois qu'vn

Lib. de nat. hum.

qu'vn malade affoibly donne ſon bras à la Saignée,ou qu'alors qu'on attend la criſe & qu'elle commence à ſe faire, l'on ouure la veine au malade : I'auoüe que la Medecine n'a plus de loy ny de conduite, & qu'on ne peut pas faire vn plus grand mal à la nature, ſous le nom de la Medecine. C'eſt vn malheur aſſeurement que toute ſorte de perſonnes, ſans eſtude & ſans art, ſe meſlent de la Medecine: mais c'eſt vn extreme malheur ſi le Medecin autoriſe vne pratique deſreglée, & que participant à l'abus du vulgaire, il donne ſans art l'emetique, il ſeigne ſans eſgard ny aux jours, ny au temps, & ſans conſiderer les forces du malade eſpuiſe les vaiſſeaux de leur ſang & de leurs eſprits. Ces hommes obſedez de la Medecine à la mode croyent d'eſtre les maiſtres des corps, les conducteurs de la nature, les reparateurs de la vie, & les arbitres des medicamens : Ils eſtiment tant leur conduite

duite, qu'ils croyent d'auoir fait de grands biens quand ils n'ont fait qu'vn peu de mal ; & lors que par hazard ils ont seruy à la nature, ils pensent que par leur methode ils ont reglé ses mouuemens, & qu'ils ont restably son ordre. Mais ils en est bien autrement, & quand ils liront Hippocrate ils apprendront de luy que *l'ordre & la nature qui font toutes choses ne consentent pas à ce que les hommes approuuent d'autant que les hommes se sont estably à eux mesmes vne loy, ignorans sur quoy ils l'ont establie. Mais les dieux ont estably la nature par vn ordre certain ; d'où vient que les choses que les hommes ont establies soient bonnes, soient mauuaises, ne sont jamais de mesme : & celles que les dieux ont establies vont toûjours fort bien.* Ils connoistront par là, que toutes les maximes qui ne sont pas conformes à la nature, que tous les changemens que la mode introduit dans la cure des maladies,

Lib. I. de diæta.

maladies, & que tous les efforts qui ne ſecondent pas les mouuemens de la nature, ſont des empeſchemens qui troublent ſon action, & des cauſes de maladie. Cela commencera à les perſuader que la nature d'vn chacun eſt le Medecin de ſes maladies, que la Medecine ayde la nature, & que le Medecin ſe ſeruant des remedes, doit ſe garder de troubler la nature, & s'eſtudier à l'ayder. Ce ſont trois veritez que ie m'en vay prouuer par la doctrine d'Hippocrate, afin de demonſtrer le déreglement de ce ſiecle, par l'vſage reglé de l'Antimoine & de la Saignée.

Sent. 1. ſ. 5. lib. 6. epid. *La nature de chacun eſt le Medecin de ſes maladies.* Cette ſentence d'Hippocrate nous fait connoiſtre la ſincerité de ſon ame, auſſi bien que la verité de ſa doctrine : luy qui eſtoit ſans contredit le plus ſçauant Medecin du monde, pouuoit autant par ſon autorité, que par la force de ſon raiſonnement, attribuer

buer à sa seule science les grandes cures qu'il faisoit, si la verité qu'il aimoit à dire, ne l'eust obligé d'auoüer ce qu'il sçauoit de la nature. Il asseure qu'elle est le Medecin des maladies, & quand l'on cherche dans ses escrits comment se peut faire cela, l'on y trouue que *chaque maladie a en soy la nature & la puissance, & il n'en est point qui ne passe, ou qui ne reçoiue quelque secours.* Lib. de morb. fac. D'où l'on conclud que la nature guerit les maladies, ou seule, ou aydée par la Medecine. Car il n'est point de maladie qui ne passe, parce qu'elle a en soy la nature, ou qui ne reçoiue quelque secours, parce qu'elle a la puissance de receuoir la Medecine. Cette doctrine est conforme à l'experience, & nous voyons que des malades les vns guerissent sans secours, les autres sont aydez par la puissance des remedes. Mais pour connoistre cette verité à fond, il faut premierement supposer, que des maladies, les vnes

ſe font dans l'ordre de la nature par l'abondance & le mouuement des humeurs, comme toute ſorte de fiévres, & les maladies qu'elles accompagnent les autres ſe font par l'ordre de la nature, comme les excreſcenſes, les calculs, & preſque toutes les tumeurs, les fiſtules, & les vlceres. Et les autres ſe font contre l'ordre de la nature, comme les playes, les fractures & les diſlocations de qu'elle partie que ce ſoit.

La nature ſeule guerit les premieres, d'autant qu'eſtant faites dans ſon ordre (qui ſouffre que les alimens par leur quantité exceſſiue, par leur mauuaiſe qualité, ou par l'vſage déreglé faſſent des mauuaiſes humeurs) elles ſont auſſi gueries par la conduite du meſme ordre, qui cuit, qui ſepare & expulſe les humeurs qu'il a laiſsé faire : ainſi ce que la nature n'a pû empeſcher d'eſtre fait par le déreglement de l'homme, elle peut le détruire ſeule,

ſi le malade ne l'empeſche par quelqu'autre déreglement. C'eſt de cette façon que *la nature ſuffit en tout à tous.* Et c'eſt ce qu'entend Hippocrate quand il eſcrit que *la nature trouue les voyes d'elle-meſme & ſans conſeil, comme cliner les yeux, ſe ſeruir de la langue, & toute autre choſe ſemblable.* Surquoy nous deuons admirer la naïueté d'où ſe ſert ce grand homme pour expliquer ſes ſentimens. Car eſt-il rien de plus ordinaire & de plus connu que le clein d'œil, & voyons nous rien de plus naturel & de plus facile, que ce mouuement des paupieres, qui pouſſe ce qui incommode, ſans que l'animal s'en auiſe? n'eſt-ce pas vn inſtinct merueilleux de l'animal à qui la main deffaut, de leſcher ſa douleur, ſa playe, ou ſon vlcere pour y remedier, & pour en eſtre ſoulagé? l'homme qui eſt piqué demande-t'il conſeil à ſa raiſon pour y porter la main? & quand ſubitement il treſſaillit & ſe retire,

Lib. de alim.

Sent. 2. ſ. 5. lib. 6. epid.

n'eſt-ce pas l'effect de l'inſtinct qu'il doit à la nature, & non pas à ſa volonté qui n'en a pas eſté l'arbitre. Ces effets ſi connus & ſi auantageux à l'homme ne ſont-ce pas des bons moyens de luy perſuader, que la nature ſeule eſt capable de le guarir? peut-il douter que dans l'interieur, d'où elle eſt encore plus maiſtreſſe, elle n'ait des moyēs de combattre les maladies, puis qu'elle en fait voir en dehors de ſi faciles & de ſi aſſeurez? Les coctions des humeurs, les expulſions des excremens, la nourriture des parties, le mouuement du cœur & des poulmons, & la circulation du ſang & des eſprits à quoy ſans ceſſe elle trauaille, prouuent qu'elle agit en dedans, & la neceſſité d'action que nous reconnoiſſons par là, nous rend certains qu'elle eſt moins empeſchée dans ſes actions interieures qui dependent de ſa conduite, que dans ſes mouuemens externes, auſquels ſouuent la volonté reſiſte,
&

& desquels la raison est toûjours la maistresse apres le premier mouuement. C'est pourquoy Hippocrate à cette docte naïueté adioute, *la nature sans estre enseignée & sans apprendre fait ce qui est conuenable :* & qu'il escrit ailleurs, *les natures de tous sont sans enseignemens.* En quoy il blasme la raison qui veut conseiller la nature, regler ses mouuemens, & la faire agir à sa mode, comme on fait aujourd'huy dans la conduite des malades. Ce n'est pas que i'asseure qu'on ne puisse ayder la nature dans ce genre de maladies. *Car la Medecine oste ce qui incommode, & par là trauaille en ostant à faire le malade sain, ce que la nature sçait faire d'elle mesme.* Mais il faut que le Medecin suiue le mouuement & le dessein de la nature, & qu'il la laisse agir, sans entreprendre de l'ayder quand elle fait bien son action dans le temps ordinaire, & par les voyes les plus faciles. A ce propos ie ne

Lib. de alim.

Lib. 1. de diæta.

ſçaurois m'empeſcher de blaſmer l'abus de ceux qui croyent qu'vn Medecin eſt au bout de ſa connoiſſance, & qu'il ne ſçait plus qu'ordonner, lorſqu'il n'ordonne rien que le ſeul regime de vie. Leur aueuglement eſt ſemblable à celuy de ces gueux quiidolatrent leur beſace, & ne croyent pas qu'aucune poſſeſſion eſgale ce foible ſupport: Ils ne connoiſſent pas le mal d'eſtre reduits à prendre des remedes; ils n'apperçoiuent pas que les medicaments font des changemens ſi contraires qu'ils diminuent de leur vie, & que la ſanté qu'ils leur rendent, eſt bien chere à ce pris, puis qu'ils la peuuent auoir à moins; Ils ne comprennent pas que la nature toute ſeule, quand elle n'eſt pas empeſchée guerit aſſeurement, & n'altere point les parties,& qu'il ſeroit à ſouhaitter de guerir ſans remede, & de viure ſans artifice, pour poſſeder vne plus longue vie & vne ſanté plus entiere: croyent ils

ils qu'il soit fort difficile d'ordonner vn clystere, ou de faire tirer du sang en ce temps où la mode autorise fort la Saignée ? Pensent ils qu'vn julep, du syrop, vn bolus soient difficiles à ordonner ? en tous cas l'Antimoine qui est le refuge commun ne leur manqueroit pas,& ne seroit pas improuué,puis qu'on en a donné au Roy,& qu'on le nomme vn remede royal, comme s'il estoit propre à tous parce qu'on en donna au Roy; chacun n'a pas d'aussi bons Medecins pour en determiner l'vsage, & rarement pour donner l'Antimoine on consulte le Medecin. Asseurement ils aiment les remedes & ne connoissent pas l'integrité du Medecin:car autrement ils seroient satisfaits de voir qu'on espargne leur vie,qu'on les délivre de la peine de prendre des medicamens, & qu'en cette façon l'on asseure leur guerison. Ils rendroient graces à Dieu de qui l'on tient les connoissances du

mouuement de la nature, de l'eſtat de la maladie, & de la venuë des criſes, & loüeroient le Medecin qui s'en ſert à propos, pour s'arreſter quand la nature agit. Car l'on ne ſçauroit douter qu'il ne ſoit neceſſaire de laiſſer agir la nature, puis qu'il eſt vray qu'il arriue ſouuent qu'vn malade guarit ſans appeller le Medecin, & qu'Hippocrate en demeure d'accord en vne rencontre ſemblable. *Icy* (dit-il) *quelqu'vn nous dira au contraire; que déja pluſieurs malades ſans ſe ſeruir du Medecin ont eſté gueris, & ie ne le deſaüoüe pas.* L'experience eſt toute conforme à ſon aueu, tous les iours l'on voit des payſans qui ſans ſecours guariſſent, & de bien grandes maladies, par la force de la nature, chacun en eſt certain, mais l'on ne comprend pas comment : Hippocrate qui eſt la lumiere de la nature nous le deſcouure ainſi. *La pluſpart des maladies guariſſent par les meſmes choſes qui les font*, & nous fait

Lib. de arte.

Lib. de morbo ſacro.

fait voir dans ses ouurages qu'vn grand accez guarit la fiévre, que le vomissement se guarit par soy-mesme, que la difficulté d'vrine guarit comme la toux par la cause qui l'a produite, & que quand c'est vn mal de vuider les humeurs qui font naistre des maladies, le remede est de les vuider. Tout cela prouue fortement, que la nature seule guarit les maladies qui se font dans son ordre. Car si estre malade est estre plein d'humeurs, la nature les cuit, les separe, & les expulse; & si c'est les vuider, en les vuidant la nature guarit. Ainsi la nature guarit toutes les maladies qui sont faites par les humeurs, si elle n'est pas empeschée par le desreglement du malade ou du Medecin, ou par la mauuaise habitude d'vne partie interne, qui sert à tout le corps, & qui est necessaire à son œconomie. Mais il en est bien autrement alors que la nature est empeschée d'agir: Car elle agit plus

Lib. de loc. in hom.

lentement, son action est moins acheuée, il semble qu'elle fuit & qu'elle apprehende le mal. Apres quoy elle fait effort, mais l'on connoit l'empeschement parce qu'elle s'arreste, & ne poursuit pas sa vigueur, & changeant de dessein tente vne autre voye de guarir, puis se trouuant lassée elle suspend son mouuement, pour indiquer au Medecin comment il peut l'ayder, & luy en donner le loisir, Hippocrate l'escrit ainsi. *Lors que les accidens des maladies paroissent : & que la nature de grez ne les oste pas, elle a troué des necessitez, par lesquelles s'efforçant sans nuire, elle les emporte, & s'estant relaschée, elle monstre à ceux qui sçauent l'art ce qu'il faut faire.* C'est vne maniere de parler bien expressiue, de dire que la nature a troué des necessitez, puisque nous voyons que tout ce qui se fait naturellement, se fait par consequant necessairement, & que l'action de la nature peut-estre détournée,

Lib. de arte.

tournée, non pas arreſtée, diminuée, non pas abolie, & ſuſpendue, non pas reuoquée. C'eſt pourquoy ordinairement *ce qui demeure apres la criſe, eſt le ſujet d'vne recheute*, & la nature s'eſtant relaſchée enſeigne au Medecin d'oſter l'empeſchement qui a retardé ſon action, & qui l'a renduë imparfaite. Il eſt donc vray que la nature peut ſouffrir de l'empeſchement dans la conduite de ſon ordre, par vn deſreglement du malade ou du Medecin, & que les corps caſſez demandent du ſecours à l'art, pour ayder la nature, & pour oſter l'empeſchement qui vient de la diſpoſition des parties qui les compoſent. Et de là ie conclus que ces premieres maladies qui ſont faites dans l'ordre de la nature, & contre ſon deſſein, n'ont beſoin de la Medecine que par accident: mais que par la nature elles guariſſent d'elles-meſmes, & que le Medecin pour les guarir aſſeurément doit

Sent. 29. lib. 4. epid.

laiſſer agir la nature, apres auoir vuidé dans le commencement du mal, s'il l'a pû, ou s'il l'a deu faire ainſi qu'Hippocrate luy dit, *ſi vous le jugez à propos.*

L'autre genre de maladie qui eſt fait par l'ordre de la nature, reçoit ſa guariſon de la nature meſme aydée par le Medecin, ou eſt guary par l'art qui eſt aydé de la nature. Ce premier moyen de guarir paroiſt dans la cure des vlceres, deſquels la nature ſeule fait la guariſon, à meſure que le Medecin vuide l'humeur qui en eſt la cauſe, par les medicamens & par le regime de viure. *Car à toutes les maladies, qui eſtans vlceres ſont eſleuées ſus le corps. Il ſe faut ſeruir de la faim auecqueles medicamens.* Parce que *le pus eſt l'aliment de l'vlcere, & la matiere du pus eſt le ſang & les humeurs*, qui s'engendre des alimens. L'on voit l'autre moyen dans l'extirpation des chairs ſuperfluës, & dans l'extraction de la pierre

Lib. de loc. in hom.

Lib. de alim.

pierre où le Medecin taille pour emporter la caruncule, ou pour extraire le calcul, & la nature consolide. La cure des tumeurs est l'ouurage de la nature, quoy que le Medecin par les medicamens en ayde la maturation, les ouure par le fert, par le feu, ou par le caustique; les netoye par le linge, par la lotion, ou par les deterſifs; ayde à remplir l'vlcere qui s'y fait, & à faire la cicatrice. Car la nature ſeule peut faire tout cela, & nous voyons qu'elle guarit ſouuent les vlceres, les excreſcences, & qu'elle pouſſe auecque les vrines les plus petits calculs, ſans eſtre aydée du Medecin: d'où ie conclus que de ces maladies qui ſe font par ſon ordre, (mais par la faute du malade, ou par les mauuais alimens) elle en guarit la plus grande partie ſeule, & fait plus que le Medecin dans la cure des autres où elle a beſoin d'ayde.

Le troiſiéme genre de maladie eſtant fait contre l'ordre de la na-

ture, demande que le Medecin remette les parties dans l'ordre naturel d'où elles sont sorties : ainsi quand l'os qui estoit sorty de sa place, est remis par le Medecin, la nature seule remet ce qui s'estoit estendu ou pressé, & l'os rompu estant rejoint, est reüny par la nature dans le temps ordinaire qui luy est limité, si elle n'en est empeschée. Et c'est en vain qu'alors on tente d'en oster la douleur, & d'abreger la guerison, parce que *dans qu'elle maladie ou playe que ce soit, qui n'est pas mortelle, mais qui a vne opportunité, & peut-estre guerie, si quelqu'vn la traite bien, il se fait des douleurs : à celles-la ne suffisent pas les secours du Medecin quand elles se font, car quoy que le Medecin n'y soit pas, elles cessent.* C'est pourquoy nous voyons tous les iours qu'il faut donner le temps aux maladies, & connoissons par là que c'est l'ordre de la nature qui se fait dans vn temps reglé, qui guarit seul

Lib. 1. de morb.

ſeul ces maladies lors que le Medecin a remis les parties. Mais quoy que les grandes fractures, quelques playes conſiderables, & les vrayes diſlocations des os demandent neceſſairement la main du Medecin pour leur parfaite guariſon, la pluſpart de ces maladies (j'entends les plus legeres) ſont tres ſouuent guaries par la nature ſeule : & par là l'on peut voir que la nature ſeule guarit encore vne partie de ce genre de maladie, & contribue auecque le Medecin à la cure des maladies qu'elle ne ſçauroit guarir ſeule.

De cette recherche des maladies & des moyens de les guarir, il paroiſt que le Medecin n'en guarit pas vne, que la nature ſeule en guarit la plus grande partie, & que le ſecours que le Medecin luy donne pour la guariſon de quelques-vnes, eſt la moindre partie de la cure. Ce qui me donne ſujet de conclurre auecque Hippocrate, que la nature eſt le Medecin des maladies, & d'aſ-

ſeurer

ſeurer que le Medecin n'eſt que l'ayde de la nature, quand il luy donne du ſecours dans les loix de la Medecine : c'eſt ce que ie vay demonſtrer.

Le Medecin eſt l'ayde de la nature, en deux façons : quand il prend garde de ne la point troubler, & quand il ayde à ſon action. Ces deux moyens d'ayder la nature nous ſont preſcrits par Hippocrate, & nous les deuons obſeruer dans la conduite des malades. *Car il faut faire la cure des maladies conſiderant la nature de l'homme*, d'autant que *la Medecine eſt principalement ſelon la nature*, & que le Medecin pour ayder ſon action ſe ſert des meſmes voyes d'où elle vſe toûjours pour conſeruer noſtre ſanté, & pour guarir nos maladies: c'eſt ce que reconnoiſt Hippocrate alors qu'il eſcrit, que *les hommes ne ſcauent pas voir les choſes cachées par les apparantes, d'autant que ſe ſeruans des moyens ſemblables à ceux de*

Lib. de nat. hum.

Lib. de flatib.

Lib. 1. de diæta.

de la nature humaine, ils ne le connoissent pas : car l'intelligence diuine leur a enseigné d'imiter ses œuures, connoissans bien ce qu'ils font, mais ne connoissans pas ce qu'ils imitent. Et c'est aussi ce que nous pratiquons, tant par le regime de viure, que par l'vsage des remedes. Nous donnons l'aliment selon les forces du malade, & l'estat de la maladie: nous accordons beaucoup à la coûtume; & nous proportionnons à la grandeur du mal & au naturel du malade, la force des remedes & la maniere d'en vser, en obseruant ces loix nous laissons agir la nature, & nous l'aydons à faire son action, ainsi qu'Hippocrate l'enseigne. Car il ne faut pas douter que ce ne soit affliger la nature, de la surcharger d'alimens, & principalement lors que le corps est plein : c'est pourquoy il affirme que *si l'humeur demeure plus de trois iours dans vn corps, & qu'on luy donne beaucoup d'aliment, lorsque les veines se feront eschauffées* Lib. 4. de morb.

eſchauffées & auront ceſſé de mouuoir, il en faut attendre du mal, en hyuer moins & tard, en eſté plus & toſt. Et c'eſt auſſi vne ſuite de la meſme verité que la nature eſt plus trauaillée par les alimens, alors qu'elle trauaille plus à la coction des humeurs ſuperfluës : c'eſt pour-

Aph. 10. ſect. 1. quoy *il faut donner auſſi-toſt de legers alimens à ceux qui doiuent bien toſt entrer dans la vigueur de la maladie, & à ceux qui n'y doiuent pas entrer ſi toſt, il faut ſouſtraire l'aliment dans le temps de la vigueur, &*

Lib. de diæt. acut. *vn peu deuant qu'il arriue.* Parce que *ſi ayant les premiers iours diminué de l'aliment, l'on vient à l'augmenter deuant que la maladie ſoit cuite : par ce moyen l'on donnera manifeſtement la mort à la pluſpart, ſi la maladie n'eſt entierement legere.* Mais d'autant que ce n'eſt pas par les ſeuls alimens que l'on peut détourner la nature & troubler ſon

Aph. 29. ſect. 2. ordre ; *Il ſe faut arreſter dans la vigueur des maladies*, & ne donner

aucun

aucun remede, qui puiſſe eſmouuoir de qu'elle façon que ce ſoit. Car ſi l'on apprehende de donner l'aliment parce qu'il peut eſmouuoir la nature : Il faut encore plus éviter le medicament, de qui la nature eſt d'eſmouuoir le corps, ce qu'Hippocrate dit en ces termes. *Les medicamens ſont ce qui change l'eſtat preſent.* Lib. de loc. in hom. L'on doit par la meſme raiſon éviter la ſaignée, qui change entierement le mouuement de la nature. D'autant que le ſang & les humeurs accourent à l'ouuerture de la veine : *car le ſang accourt aux playes*, Sent. 11. ſect. 5. lib. 6. epid. & par conſequent ſe détourne du mouuement de la nature. C'eſt pourquoy ceux qui tirent du ſang dans le temps de la criſe, font vn mal tout contraire à celuy qu'on feroit en donnant vne Medecine. Car comme le medicament irrite la nature & en augmente le mouuement, d'où vient que les malades meurent pour eſtre trop purgez : de meſme la

ſaignée

faignée en fufpendant l'action de la nature en détourne le mouuement, & empefche la purgation: (ie veux dire la crife, qui eft vne expulfion des humeurs fuperfluës, que la nature a feparées) d'où arriue fouuent que la nature recommence, & fi l'on la laiffé agir, & qu'elle fait vne recheute d'autant plus promptement qu'elle eft moins affoiblie: & quelque fois fi tard quand elle fe trouue bien foible, & qu'il y a du virus dans la maladie, qu'on l'a veu reparoiftre apres auoir paffé quinze ans. Il faut donc au temps de la crife que le Medecin ceffe, & que le malade s'abftienne de prendre beaucoup d'aliment, de peur de faire quelque mal. Car *il ne faut pas que le Medecin faffe aucun mal, mais il fuffit que les maladies en faffent: mais tout ce qu'il pourra faire de bien*; C'eft ce qui fait dire à Hippocrate : *Ie loüerois fort le Medecin qui pecheroit peu* dans la conduite de fon malade : & ie croy

Lib. de affect. Lib. de vet. med.

que

que si dans ce temps où chacun fait la Medecine, le bon homme voyoit l'abus qui s'y commet, il loüeroit celuy qui n'est pas par son ignorance, ou par l'abus du temps l'homicide de ses malades; & prouueroit par des raisons plus fortes les preceptes qu'il a donné, de ne détourner point le mouuement de la nature. Tout ce raisonnement d'où ie me suis serny, demonstre manifestement qu'il faut qu'vn Medecin imite si bien la nature, qu'il ne trouble iamais son ordre, & qu'il n'empesche point l'effect qui en doit suiure. Et la raison nous dicte que c'est ayder beaucoup la nature de retrancher ce qui luy nuit, & qui peut empescher l'effect de son action : & que c'est faire sagement, puisque par ce bel ordre elle peut seule estre le Medecin de la plusp art des maladies. Mais il ne suffit pas toûjours d'oster l'empeschement ou de prendre garde de nuire, c'est vn secours trop éloigné, il faut ayder

der plus efficacement : tantost deschargeant la nature pour luy donner plus de facilité, & pour cela

Aph. 29. sect. 2. Hippocrate nous dit *dans le commencement des maladies s'il y a quelque chose à vuider vuide le* : Tantost purgeant ce qui boüillonne, d'autant que

Aph. 10. sect. 4. *dans les maladies aiguës alors que les humeurs boüillounent, il faut purger le mesme iour : car lors il est mal fait d'attendre* : Tantost suiuant son mouuement ; car *vuide*

Aph. 21. sect. 1. (dit-il) *les humeurs qu'il te faut vuider par où elles ont leur penchant, si*

Aph. 22. sect. 1. *ce sont des voyes conuenables* : Tantost secourant sa foiblesse qui semble dire au Medecin

Lib. de arte. *vuide ce qui est cuit*. Car c'est alors *qu'elle indique à ceux qui sçauent l'art ce qu'il faut faire* : Et tantost acheuant suiuant le dessein qu'elle a pris, l'ouurage qu'elle a commencé. Car

Lib. de loc. in hom. *si quelqu'vn fait boire beaucoup d'eau à celuy qui vomit, auecque le vomissement il en espuisera la cause, & à celuy là le vomissement s'appaise par*

le

le vomissement. Ces moyens d'ayder la nature s'executent d'vne maniere si iuste, qu'ils l'aydent sans troubler son ordre, & sans détourner son dessein, parce qu'ils sont fondez dessus les mesme loix qui font l'ordre de la nature : car peut-on mieux l'ayder que d'oster ce qui la surcharge, mettre dehors ce qui boüillonne, vuider ce qu'elle a cuit, & purger l'humeur qu'elle purge? peut-on moins troubler son action que de cesser alors qu'elle trauaille, mesme de donner l'aliment ? & peut-on mieux se soûmettre à son ordre, que de vuider ce qu'elle agite, purger ce qu'elle a preparé, & prendre garde à faire la descharge par les conduits ou elle tend ? Le Medecin qui suit cette methode n'est-il pas veritablement l'ayde de la nature, & peut-on estre Medecin sans en vser de cette sorte : car pourroit-on sans danger du malade purger l'humeur qui n'est pas cuite, arrester celle qui boüillonne, la détour

tourner par d'autres voyes, & par des mouuemens contraires troubler tous les efforts que la nature fait pour paracheuer vne crise. Peut-on croire que la nature est le Medecin de nos maladies, & consentir qu'on en détourne l'ordre alors qu'elle fait vne cure: Ie ne vois pas par qu'elle raison on le pourroit prouuer, quoy qu'on le pratique aujourd'huy, & ces autoritez que i'ay tirées d'Hippocrate font voir si manifestement ce que peut la nature, & le deuoir du Medecin, qu'on ne peut pas douter que la nature ne guarisse, & qu'il n'est pas au choix du Medecin d'en determiner la maniere. Aussi est-ce pour establir cette verité que ie me suis tant estendu, parce qu'elle est seule capable de combattre l'abus de l'Antimoine & de la Saignée: car s'il est vray que le Medecin doiue consulter la nature quand il prescrit vn vomitoire, ou qu'il ordonne la Saignée, il n'est pas diffi-

cile à conclurre, qu'il y a de l'abus à l'vsage de ces remedes, puis qu'en ce temps chacun est Medecin, & qu'on vse si frequemment de l'Antimoine & de la Saignée. Mais l'on n'en pourra plus douter, quand j'auray rapporté les effets de ces grands remedes, & le deuoir du Medecin.

L'ordre de la nature veut que châque chose attire ce qui luy est propre, repousse son contraire, & se descharge de son superflus : c'est ce qui fait que l'estomac retien la viande necessaire, rejette le medicament, & vomit ce qu'il a trop pris : & c'est de là aussi d'où le plus sçauant des naturalistes Hippocrate a tiré les moyens de faire vomir, aussi bien par les alimens qui surchargent l'estomac, que par les medicamens qui l'irritent & le picottent. Cette facilité de guarir les maux en contentant l'appetit du malade, n'a pas pû satisfaire à ce genre d'hommes qui ne connoissent

ſent point de bien ſans peine,point d'acquiſition facile, & qui ne meſurent la grandeur du bien, que par celle du mal qu'il a fait ſouffrir. Il a fallu que l'ellebore ſoit demeuré l'arbitre de la vie des hommes, qu'il ait donné la mort, la ſanté ou la maladie par la conduite du hazard, que ſon amertume l'ait emporté par deſſus les morceaux les plus delicats, & que les horribles ſymptomes qui l'accompagnent ayent enfin triomphé de la facilité de boire, & du delice de manger. L'vſage de ce medicament a fait connoiſtre à l'antiquité, que l'abus eſt vn agreable menteur, qui ſous le nom de Medecin fait approuuer ſes homicides, & perſuade aux eſprits abuſez, que c'eſt peu de mourir, pourueu que l'on meure à la mode. Mais d'autant que l'abus eſt parſemé dans l'eſprit du vulgaire, comme la ſemence des choſes eſt contenuë dans la terre, il renaiſt de l'opinion en mille formes differentes,

rentes, & de mesme qu'au temps passé par l'vsage de l'ellebore il a deçeu l'esprit de nos ayeuls, leur faisant esperer dans la vertu de ce medicament vn remede infaillible contre toutes les maladies: il s'efforce aujourd huy de nous persuader, qu'abandonnant ce que la Medecine nous presente de plus certain, nous deuons tirer du seul Antimoine tout le secours necessaire à la guarison de nos maladies; il veut reduire au seul vomissement tout l'art de purger les humeurs, & renfermer dans l'Antimoine toute la vertu de faire vomir. Cela fait qu'en ce temps par vn aueuglement commun l'on donne le vin emetique indifferemment à tous les malades, en toutes sortes de maladie, & en tous les estats, où les malades se peuuent trouuer, parce que quelquefois l'on a veu de fort bons effets de l'vsage de ce remede: & par là nous voyons que la nature de l'abus est d'establir pour veri-

table vne propoſition à demy reconnuë, & d'en faire auſſi-toſt d'vne connoiſſance particuliere vne verité generale. Qu'il ſoit vray que le vomiſſement ſoit vn moyen de traiter & de guarir les maladies; & qu'il ſoit vray auſſi que l'Antimoine ait la vertu de prouoquer le vomiſſement, perſonne de bon ſens ne le ſçauroit nier, ny conclurre de là que l'vſage de l'Antimoine eſt vn remede vniuerſel. Le vomiſſement nuit à pluſieurs malades, & pluſieurs de ceux à qui il conuient ne peuuent ſouffrir l'Antimoine, l'experience nous fait voir tous les iours cette verité, & la doctrine d'Hippocrate la demontre ſi clairement, qu'elle ne laiſſe pas à ceux qui peuuent la comprendre ny la liberté d'en douter, ny aucune raiſon pour la pouuoir combattre, tant elle paroiſt infaillible. Car quand ce ſçauant perſonnage fait le diſcernement de ceux qui peuuent prendre vn vomitoire, d'auec

que

que ceux à qui il eſt nuiſible, n'aſſeure-t'il pas en cela que l'vſage de l'Antimoine ne conuient pas à tous, ny en toutes les maladies? & quand pour châque mal où le vomiſſement peut ſeruir de remede, il choiſit vn medicament, il l'accommode à la nature, & qu'il preſcrit le moyen d'en vſer, n'acheue-t'il pas de prouuer, que s'il n'eſt pas toûjours vtile de vomir, il n'eſt pas auſſi toûjours conuenable d'exciter à vomir par vn meſme remede? & ne faut point douter que cõme il nous fait voir, que l'vſage de l'ellebore ne conuient ny pour tous, ny à toutes les maladies, il n'en euſt dit autant de l'Antimoine, ſi de ſon temps on s'en eſtoit ſetuy comme l'on s'en ſert à preſent: c'eſt pourquoy il eſt aſſeuré, que ceux à qui l'ellebore eſt contraire pour eſtre trop actif, ne peuuent ſouffrir l'Antimoine qui l'eſt encore plus, & qui eſt bien plus opposé à la nature humaine, par ſa nature metallique.

Mais ſuppoſons que l'Antimoine ſoit d'égale force à l'ellebore, toûjours ne conuiendroit-il pas à toute ſorte de perſonnes ? puis qu'entre les malades aux vns le vomiſſement nuit, aux autres l'ellebore eſt vn medicament contraire : & ie croy qu'apres auoir demonſtré par la doctrine d'Hippocrate, que le vomiſſement eſt contraire à pluſieurs malades à qui l'on donne l'Antimoine, j'auray déja marqué vne partie de l'abus, & que faiſant voir qu'il a non ſeulement les meſmes qualités, mais qu'il agit plus violemment, on ne me pourra point nier, que ce ne ſoit encore vn autre abus de le donner à ceux à qui l'on deffend l'ellebore: Et enfin faiſant voir que le vin dans quoy l'on fait infuſer l'Antimoine, eſt contraire à pluſieurs qui prennent le vin emetique, & que pareillement la poudre eſt contraire à pluſieurs à qui l'on l'a fait prendre ſans faire aucun diſcernement;

j'auray prouué par ces quatre raiſons qu'on abuſe de l'Antimoine. Ie m'attacherois volontiers à demonſtrer l'abus que ie pretends de faire voir par ces quatre raiſons, ſi le deſſein que ie me ſuis preſcrit ne m'obligeoit de le faire connoiſtre en ce qu'il trouble la nature, & qu'il ne l'ayde pas pour la cure des maladies : mais neantmoins en obſeruant mon ordre, ie ne laiſſeray pas de faire remarquer l'abus ; & l'on verra que l'Antimoine par ces quatre raiſons trouble l'ordre de la nature, & n'ayde pas ſon mouuement : car ſi l'on ſe doit prendre garde à l'vſage des medicamens, c'eſt principalement en ceux qui troublent l'eſtomac, & qui le font ſouſleuer fortement, d'autant que ſa partie d'en haut eſtant d'vn ſentiment fort exquis, l'on tombe ſouuent en ſyncope par le picotement qui ſe fait en ce lieu, d'où vient qu'anciennement on appelloit le cœur l'orifice ſuperieur de l'eſto-

mac : l'autre raiſon qui nous doit obliger à ne pas donner ſi facilement les remedes violans & contraires à l'eſtomac, c'eſt l'vſage de la partie, qui eſtant faite pour attirer d'enhaut, n'y repouſſe qu'auecque peine, & que par vn mouuement conuulſif, qu'on n'arreſte pas toûjours facilement : & parce qu'auſſi l'eſtomac ſeruant à cuire l'aliment, il eſt tant affoibly par les vomiſſemens violans, qu'il eſt bien ſouuent incapable de le retenir, & de le digerer, ce qui trouble ſi fort l'ordre de la nature, que le malade meurt ſouuent, plûtoſt faute de nourriture, que par la violence de ſa maladie ; ainſi l'on ne ſçauroit douter que s'il nuit de troubler l'ordre de la nature par les medicamens, ce ne ſoit principalement par ceux qui font vomir. Or voyons à preſent de qu'elle façon l'on peut ayder & nuire à la nature par les vomiſſemens.

Hipp. lib. de arte.

Puis qu'il eſt vray que la nature guarit

guarit, & que le Medecin ayde la nature quand il prend garde de ne la pas troubler, & quand il agit auec elle par les meſmes moyens d'où elle ſe ſert pour guarir, il faut qu'vn Medecin par l'vſage de l'Antimoine donne ſecours à la nature & n'interrompe pas ſon ordre. Il eſt donc à propos icy de rechercher en quoy l'on trouble la nature, en quoy l'on la peut ſoulager, & ſi par l'Antimoine on fait ces deux biens aux malades. Ce que i'ay pû tirer des eſcrits d'Hippocrate concernant le vomiſſement & l'vſage qu'on en doit faire, m'enſeigne que pour ne pas nuire, il faut faire vomir ceux qui de leur nature vomiſſent facilement, ou qui ſont preparez, qui ſont accouſtumez, qui ne ſont pas ſujets à la phthiſie, qui ne ſont point aiſlez, & qui ne ſont pas ſains, tous ceux-là pour ne pas cauſer la rupture de quelque veine, outre les fâcheux accidens qui accompagnent ce remede: &

m'enseigne de plus qu'il ne faut pas donner vn emetique aux inflammations des oreilles, ny aux maladies des yeux, ny à ceux qui sont empyiques, ny en donner vn fort aux foibles, ny le donner aux femmes grosses, ny dans le vin à ceux qui ont le cerueau malade, ny en poudre si l'estomac est chaud & sec, ny mesme dans les iours critiques, ny pendant que se fait la crise. Mais que pour ayder la nature, il faut donner le vomitoire à ceux de qui les maladies sont aux parties de dessus, quand la nature pousse en haut, alors que les humeurs boüillonnent dans le commencement des fiévres intermittentes & à l'entrée de l'accés, en hyuer & à jeun, tant aux pituiteux qu'aux maladies de la teste, pendant l'esté aux bileux apres le bain & apres le repas, enfin aux maladies fortes & qui resistent aux remedes, & qu'aux vns il le faut mettre dans du boüillon, aux autres dans le vin, dans le

vin doux, dans l'eau miellée & le mesler auec que les alimens. Ie sçay bien que jusqu'icy on n'a rien obserué dans l'vsage de l'Antimoine de ce que ie viens de noter, & c'est pourquoy j'espere qu'il me sera facile de faire connoistre l'abus qu'on commet tous les iours en se seruant de ce remede, faute d'auoir suiuy, & peut-estre d'auoir connu cette methode d'Hippocrate.

Nous voyons dans tous les escrits d'Hippocrate que toutes les euacuations qui se font auecque facilité, & sans incommoder le malade, sont toûjours bonnes & profitables, parce que l'humeur qui se vuide est celuy qui doit estre vuidé, & le lieu par lequel il sort, est celuy qui conuient mieux à en receuoir la descharge. C'est ce qui luy fait dire au Medecin, que *par l'vsage des remedes il doit purger ainsi qu'il seroit bon si la nature d'elle mesme faisoit la purgation.* Et *qu'il faut purger par vn vomitoire les hom-* Aph.2. sect. 4. Aph.6. & 7. sect. 4.

mes grailes, & qui vomissent facilement prenant garde à l'hyuer. Mais que ceux qui sont plus charnus, & qui vomissent difficilement, il les faut purger par le bas, prenant garde à l'esté. Ce precepte nous reconfirme qu'il faut qu'vn Medecin connoisse la nature, qu'il en suiue le mouuement, & qu'il prenne le temps qu'elle prescrit pour donner les medicamens. Car en nous ordonnant de ne faire vomir que ceux qui y ont facilité, il nous dit quels ils sont, par quels signes on peut les connoistre, & en quel temps on les peut faire vomir : & nous enseigne par ces circonstances, que ceux qui sont d'vne habitude graile sont ordinairement faciles au vomissement, parce qu'ils sont presque tous bilieux, & que le siege de la bile estant proche de l'estomac, & sa legereté naturelle la conduisant toûjours en haut, ils sont plus sujets à vomir, & plus faciles que les autres hommes. C'est pourquoy

pourquoy il adioute *& qui vomiſſent facilement*, dautant que tous les grailes n'eſtant pas bilieux, mais quelquefois melancholiques, qu'il faut purger par le bas, tous ne ſont pas faciles à vomir; & ne faut pas auſſi faire vomir les hommes grailes, s'ils n'ont cette facilité; encore eſt-il beſoin que ce ſoit dans l'eſté alors que la bile regorge, & qu'elle eſt eſleuée par ſa legereté & la chaleur de la ſaiſon. Voilà comment Hippocrate commande d'imiter la nature, & ce qu'on voit dans ſa pratique, qu'il a toûjours ſuiuy exactement. Car lors qu'en deſcriuant la cure d'vne maladie il preſcrit le vomiſſement, il dit au Medecin, *ſi tu le trouue bon* & quelquefois s'expliquant plus auant il dit, *ſi le malade vomit plus facilement*: Ainſi l'on voit qu'il faut n'ordonner le vomiſſement qu'a ceux qui ſont diſpoſez à vomir, ſi l'on veut ſuiure la nature : parce qu'ainſi qu'il eſt facile de vuider par le vo- Lib. 1. de morb. mul.

C 6 miſſe

miſſement ce qui ſe porte à l'eſtomac, de meſme il eſt fort difficile d'attirer ce qui eſt dans les autres conduits, pour le repouſſer par la bouche : & parce que comme il eſt naturel de vomir ce qui charge l'eſtomac, il eſt plus facile auſſi de pouſſer par le bas ce qui s'amaſſe dans le ventre. Il me ſemble d'entendre vn de ces donneurs d'Antimoine, qui dit que le vomiſſement fait d'autant plus d'effet qu'il eſt plus difficile, & que par là c'eſt vn abus de regarder à la facilité : mais il n'eſt pas difficile de reſpondre ce qu'Hippocrate nous en dit, & d'aſſeurer auecque luy que ce qui vient auecque peine n'eſt jamais bien vuidé pour l'auantage du malade, & qu'il n'eſt que l'humeur qui eſt preſte à ſe vuider par vn boüillonnement, ou par vne coction, qui puiſſe ſuiure ſans danger le mouuement de l'eſtomac qui n'eſt vtile à la nature qu'alors que les humeurs ſon proches. En effet

nous

nous voyons fouuent que l'Antimoine fait plus d'efforts que d'effets, plus de mal que de bien, & plus d'admiration que de fouslagement; & fuppofant ce que nous auons dit qu'il faut imiter la nature, il s'enfuit que le Medecin doit obferuer la facilité de vomir, ou qui eft naturelle, ou qui fuit les humeurs qui defgorgent dans l'eftomac. Tout ce qu'on fçauroit auancer contre cette doctrine, eft vne foible digue qui ne peut pas arrefter ce torrent: C'eft la nature qui prefcrit cette neceffité, & c'eft l'abus qui nous promet de nous en difpenfer. Il faut donc fuiure la nature par la methode d'Hippocrate, à moins de fe mettre au hazard de plufieurs accidens qui détruifent noftre fanté.

Mais eftant neceffaire d'exciter le vomiffement, pour retirer d'vne partie les humeurs qui s'y portent & qui luy font contraires, quoy que le malade n'ait pas la facilité de vomir; le genie de la nature

nous

nous a inuenté des moyens pour paruenir à ce dessein, & voicy comme il nous les dit. *Ceux qui par l'ellebore ne vomissent pas facilement, il leur faut humecter le corps par l'abondance des alimens, & ensemble par le repos deuant qu'ils boiuent l'emetique*, & nous apprenons dans ses œuures qu'il l'a pratiqué de cette façon, faisant boire, manger, & dormir deuant l'emetique, & à ceux qui ne pouuoient pas rendre facilement les viandes qu'ils auoient mangées, il leur faisoit donner souuent le mesme iour, & de toutes sortes de viandes, & boire de deux ou trois vins; pourquoy n'en fait-on pas ainsi de l'Antimoine? l'on l'infuse bien dans du vin? on le prend bien dans du boüillon? l'on pourroit bien en donner au repas à ceux qui ne sont pas faciles à vomir, afin que l'estomac pressé de la viande, & picoté de l'Antimoine, fust plûtost esmeu à vomir, & trouuant dequoy expulser fist de moindres

Aph. 13. sect. 4.
Lib. 3. de diæta.
Lib. de diæta sa-

moindres efforts. Il ne faut pas douter que les humeurs voisines de l'estomac ne suiuissent ce mouuement, & qu'il ne fust alors facile de faire vomir sans beaucoup d'effort tout ce qui seroit prest de se vuider par ce conduit, l'estomac estant ébranlé : il est encore certain que l'acreté de l'Antimoine trauailleroit moins l'estomac, estant beaucoup diminuée par la douceur des alimens, & par leur quantité qui separant en soy les parties de l'Antimoine, en affoiblit l'action & deffend l'estomac. Ainsi l'Antimoine seroit encore assez fort pour faire vomir, & l'estomac ne receuroit aucun dommage de ce vomissement.

Nostre incomparable Hippocrate recherchant la raison pourquoy de certains peuples ont en naissant la teste longue, nous dit que les parens dans le commencement leur ont ainsi formé la teste, & qu'apres la nature s'accommodant. *Lib. de aëre, loc. & aqu.*

dant à leur deſſein, a fait la teſte de meſme façon aux enfans qu'ils ont engendré, & nous fait connoiſtre par là que la nature s'accouſtume petit à petit à tout ce qui n'eſt pas entierement contraire à ſon ordre, pourueu que par le temps on introduiſe la couſtume. Parce

Aph.51. ſect.2. que *ce qui ſe fait petit à petit, ſe fait ſans danger, & principalement ſi quelqu'vn fait vn changement d'vne choſe à l'autre:* Et par cette rai-

Aph.50. ſect.2. ſon il veut que *les choſes qui ſont de long temps accouſtumées, quoy que mauuaiſes, font moins de mal que celles qui ſont contre la couſtume.* D'où ie tire cette conſequenſe, que quoy que ce ſoit vn deſreglement de faire rendre par la bouche qui n'eſt

Lib. de arte. faite que pour receuoir, neantmoins l'eſtomac eſtant accouſtumé à vomir, regorge ſouuent les humeurs, pour deſcharger le corps de ſes impuretez: & qu'à ceux qui ont de couſtume de vomir en de certains temps, de quel temperament

ment qu'ils soient : il est quelquefois necessaire de les faire vomir, suiuant en cela la coustume qui est passée en nature. C'est pourquoy nous voyons que dans le temps d'Hippocrate, qu'on s'accoustumoit à vomir, il obseruoit exactement ceux qui auoient de coustume de vomir plusieurs fois le mois, pour les faire vomir deux ou trois fois de suitte. Aujourd'huy qu'on est reuenu à ce déreglement, ie croy qu'il est aussi necessaire de faire vomir ceux qui en ont formé l'habitude, & ne pas engager les autres à vne coustume si sale, qui rend l'homme comme le chien qui ne se purge que par là, & quelquefois le rend semblable au loup qui reuomit les alimens autant de fois qu'on luy en peut fournir : & l'on voit tous les iours des estomacs si desreglez par l'vsage des vomitoires, qu'ils ont peine de retenir la nourriture qui leur fait besoin ; comme on en voit aussi qui n'estans pas accoustu

Lib. de diæta salub.

accouſtumez, ſouffrent beaucoup ſans pouuoir rendre, & font de grands efforts irritez par vn vomitoire, auſquels s'il eſt beſoin d'en introduire la couſtume, ie croy qu'il faut des remedes legers, puis qu'il faut petit à petit faire les changemens, & introduire les couſtumes, & qu'on en vſe mal de leur donner de l'Antimoine, d'où l'effet eſt ſi violent.

Toute la Medecine confeſſe que le vomiſſement eſt contraire aux phthiſiques, Hippocrate nous le
Aph. 8. ſect. 4. dit en ces termes. *Les phthiſiques creignent les purgations par le haut*, & la pratique de la Medecine nous reconfirme cette verité, qui fait que l'on ne tente point de les faire vomir, ny meſme auſſi aucuns de ceux qui ont diſpoſition à deuenir phthiſiques. Les Medecins donnent pluſieurs raiſons de cette experience, diſans que le vomiſſement preſſant la poictrine, & agitant les poulmons fait ouurir ou

rompre

rompre les veines qui sont voisines des vlceres, attire du cerueau vne pituite salée par la force du mouuement, eschauffe les poulmons, enflame les esprits, fait augmenter la fiévre lente qui accompagne cette maladie, tout cela par l'agitation des poulmons & de la poitrine, & qu'au party de là encore que le vomissement espuise les humeurs, il n'oste pas pour cela la cause de la maladie. Tout cela est fort veritable, mais i'ay trouué dans Hippocrate vne raison plus forte que celle-là, & qui fait contre l'Antimoine. En voicy les mesmes paroles. *Tous les medicamens qui purgent, soit par le haut, soit par le bas, soit de toutes les deux façons, ils ont cela qu'ils eschauffent beaucoup, & les plus violens d'entre-eux s'il arriue qu'ils touchent vne des parties molles du corps, ils l'vlcerent, & les plus foibles troublent la partie du corps qu'ils touchent. Mais si quelqu'vn de ces medicamens paruient* Lib. 4. de morb.

jusqu'au

iusqu'au poulmon, j'estime qu'il luy fait grand mal. D'où ie conclus que s'il paruient dans les poulmons quelque portion de l'Antimoine, estant vn medicament acre dans vne partie fort molle, non seulement il nuira au phthisique, mais il pourra faire phthisique celuy qui y aura quelque disposition formée, ou celuy qui n'en a aucune s'il s'écoule beaucoup de l'Antimoine dans les arteres du poulmon. Or qu'il soit vray que de ce que l'on boit il en entre dans les poulmons, Hippocrate l'asseure, & Galien le reconfirme, tous deux par cette experience, que si l'on fait boire auidement à vn pourceau vne liqueur teinte de quelque couleur, on trouuera dans la canne du poulmon de cét animal vn peu de cette liqueur teinte, si l'on l'esgorge aussi-tost qu'il a beu. En effect l'on ne peut pas boire sans respirer, & respirant il ne se peut pas faire que le plus subtil du breuage ne

Lib. de corde. Lib. 8. de placit. Hipp. & plat.

ne ſoit porté auecque l'air dans les arteres du poulmon. Par là faut auoüer qu'il eſt vray que les vomitoires ſont dangereux à ceux qui ſont phthiſiques,ou qui le peuuent deuenir. D'autant que cette ſorte de medicament purgatif a plus d'acreté que les autres;& ſi l'on dit qu'il en ſeroit tout de meſme de ceux qui purgent par le bas, on peut demonſtrer le contraire par deux fortes raiſons. Premierement parce que l'acreté en quoy conſiſte la vertu emetique, eſt vne qualité qui picotant les nerfs cauſe vn mouuement concuſſif; ainſi l'on voit que l'ellebore blanc qui a la vertu emetique, fait eſternüer & touſſir, ce qui n'arriue pas des autres purgatifs, qui quoy que auſſi contraires aux poulmons, leur ſont en cela moins nuiſibles qu'ils n'excitent pas à touſſir. Secondement parce que l'emetique eſt plus ſouuent attiré des poulmons, & en plus grande quantité que les autres
medica

medicamens. Car outre qu'en beuuant il en attire quelque peu, comme il fait de tout ce qu'on boit, alors qu'on le vomit il est attiré dauantage par les hocquets qu'on fait en vomissant, & le poulmon tire toûjours vn peu de ce que l'estomac repousse. La toux qui suruient aux vomissemens en est vne preuue asseurée, & nous ne voyons pas vomir sans hocqueter & sans toussir apres. D'autant que par le hocquet, qui est vne respiration subite & vehemente, non seulement les poulmons attirent le plus subtil de l'humeur qu'on vomit, mais toutes les humeurs qui se trouuent prés de l'entrée, d'où vient qu'attirans l'Antimoine, ils en sont vlcerez, ou pour le moins la canne des poulmons deuenant aspre & rabouteuse par l'acreté de ce medicament, la voix en reste rauque & foible. Si donc on en veut croire à la methode d'Hippocrate, à la raison, & à l'experience,
il

il ne faut pas prouoquer à vomir, ny ceux qui ſont déja phthiſiques, ny ceux qui le deuiennent, ny ceux qui ſont ſenſibles à la toux.

Vne des grandes cauſes de la phthiſie eſtant la fluxion d'vne humeur maligne qui ſe iette ſur les poulmons, il faut deffendre l'emetique à ceux qui y ſont diſpoſez, & principalement alors que la fluxion ſe fait, de peur que le vomiſſement n'augmente leur diſpoſition, & qu'ils ne deuiennent phthiſiques. C'eſt pourquoy il eſt à propos que ceux qui ont les eſpaules dreſsées comme les aiſles des oiſeaux ne prennent point de vomitoire, d'autant qu'ils ſont ſujets à cette ſorte de fluxion qui cauſe la phthiſie, à ce qu'en rapporte Hippocrate; il faudroit trop de temps pour expliquer cette conformation, pour en aller rechercher les cauſes, & pour rendre raiſon de cette mauuaiſe fluxion, qui ſe fait tres aſſeurement, parce *qu'ils ſont venteux*,

Sent. 14. ſect. 3. lib. 11. epid.

Sent.9 sect.3 lib. 6.epid. lib.de flatib. *venteux*, & que les vents sont les causes des fluxions dans la doctrine d'Hippocrate. Il suffit de dire en passant, que puis qu'il ne faut pas exciter le vomissement à ceux qui ont quelque penchant à deuenir phthisiques : les aislez qui sont de ce nombre ne peuuent prendre l'Antimoine sans s'exposer à la phthisie.

Aph. 37. sect. 2. *Ceux qui ont le corps bien disposé sont trauaillez des purgations*, & par cette raison ne doiuent point estre purgez : il seroit beaucoup mieux de dissiper par l'exercice & par le regime de vie ce qui les fait croire

Lib.1. de diæta. malades. *Car le trauail & l'aliment ont des vertus toutes contraires, qui contribuent ensemble à la santé: d'autant que le trauail consomme ce qui est, & l'aliment repare ce qui est consommé. Et si quelqu'vn auoit trouué la mesure de l'aliment, & le nombre de l'exercice qui conuient à chacun, & qui n'excede point en trop ny en trop peu, il auroit exactement trouué*

la santé des hommes : Et ie croy que chacun peut paruenir à cette connoissance par sa propre conduite, faisant vn peu de reflexion dessus ce qui luy fait du mal. Mais s'il est vray que les hommes sains ne peuuent pas souffrir les purgations, il est encore plus vray qu'ils ne sçauroient souffrir les effets des vomitoires, puisqu'Hippocrate nous asseure, que *l'ellebore est tres dangereux à ceux qui ont les chairs saines.* Aph. 16. sect. 4. *Dautant qu'il leur cause des conuulsions*, & que nous voyons par experience que l'Antimoine les fait tomber en conuulsion & en defaillance ; parce *qu'ils sont aussitost espuisez.* Aph. 36. sect. 2. Il faut icy remarquer sur le propos de l'ellebore & de l'Antimoine, que nous deuons deffendre cetuy-cy à ceux à qui nous sçauons qu'Hippocrate deffendoit celuy-là, puisque nous connoissons qu'ils produisent le mesme effect, d'où l'on ne peut auoir vne experience plus seure, que celle qui

se fait sur les personnes saines.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on sacrifie au hazard pour la guarison des malades, cela s'est pratiqué aussi dans le temps d'Hippocrate, ou par l'ignorance des hommes, ou par l'impossibilité de reconnoistre les maladies; & ses escrits font foy qu'on a veu de ces tentatiues arriuer des effets tantost bons & tantost mauuais. Ie rapporteray en son lieu les effets que les vomitoires doiuent à la bonne fortune: mais à present ie me sens obligé par la suite de mon sujet, de faire voir vn coup de l'ignorence, qu'on attribuë à la fortune, pour faire reuenir dans la methode d'Hippocrate ceux qui donnent de l'Antimoine sans égard & sans connoissance. Car comme il attribuë à vne mauuaise fortune, *si le Medecin ayant donné vn medicament qui fasse vomir le phlegme, vne veine se rompt dans la poictrine, où auparauant il n'y auoit aucune douleur apparente, & que de là*

Lib. 1. de morb.

là il en ſuiue vne maladie: Ie pourrois iuſtement attribuer à la temerité & à l'ignorance, de diſtribuer l'Antimoine & de l ordonner hardiment, ſans eſtre Medecin,& ſans ſçauoir ny pourquoy, ny comment,alors qu'vne veine ſe rompt, ou par les efforts de vomir, ou par vne diſpoſition. Dautant que ſi le Medecin qui connoit le remede & le naturel du malade, peut voir vn malheureux ſuccez d'vne iuſte entrepriſe, & d'vn deſſein bien conſulté, & voir celuy qui vomit facilement, ou qui eſt preparé, qui eſt accouſtumé à vomir, & qui n'eſt point de ceux qui ſont ſujets à la phthiſie, ny qui n'eſt point aiſlez, ny qui n'eſt pas d'vne chair ſaine, & qui apparemment doit ſouffrir l'Antimoine, par vn effort à contre temps, ou par la mauuaiſe habitude d'vne partie cachée, eſtre reduit à regorger ſon ſang par vne rupture de veine; on ne ſçauroit nier que ceux qui ſans auoir eſgard

à ce qui peut eſtre la cauſe de la rupture d'vne veine, donnent l'Antimoine au hazard, ne doiuent tout à la bonne fortune, quand l'effect du medicament n'eſt pas ſuiuy d'vn accident funeſte, & qu'on ne doiue attribuer à leur temerité tous les mauuais effets qu'on connoit eſtre ſuruenus des efforts de vomir. Puiſque par faute de ſçauoir à qui l'Antimoine eſt contraire, ils ont causé ce mal qu'vn Medecin auroit preueu, & auroit évité par la conduite de ſa ſcience: & pour cela ie leur cõſeille de ne plus dõner l'Antimoine, ou d'en mieux apprendre l'vſage, puiſqu'il eſt aſſeuré qu'il peut faire rompre les veines à ceux qui ſont de grands efforts, ou qui ont la poitrine foible, & qu'il fait d'autres maux que ie deſcouuriray dans la ſuite de ce diſcours.

Tous ceux qui ont vomy par l'Antimoine demeureront d'accord, que dans les grands efforts des vomiſſemens ils ont ſenty des

tintemens & des bourdonnemens d'oreilles, des battemens des arteres des temples, & de grandes chaleurs tant au visage qu'à la teste, que la rougeur & la sueur ont pû faire paroistre à ceux qui les ont veu vomir (ce qui fait bien souuent saigner mal à propos les apoplectiques: parce qu'on prend cette rougeur qui vient des efforts de vomir, pour vn signe de l'abondance du sang & de la chaleur interieure qui l'accompagne.) Mais outre tout cela, ils ne desaduoüeront pas que la peine de vomir ne leur esbranle le cerueau, ce qui les estourdit & leur donne mal à la teste: & ceux qui ayant des douleurs de teste ont esté contrains de vomir, confesseront que l'effort qu'ils faisoient, rendoit leur douleur excessiue. Ie n'en veux que cela pour deffendre auec Hippocrate de faire donner le vin emetique aux grandes douleurs des oreilles, qui suppurent souuent, & font naistre Lib. de loc. in hom.

tant d'accidents, que la raison en est troublée.

Il suffit d'auoir veu vomir pour sçauoir que les yeux patissent des efforts du vomissement; ces larmes qui les enueloppent & ce feu qu'on y voit briller marquent l'effort de la nature, qui a assemblé ces deux contraires dans vn lieu si petit; & l'aueu de ceux qui vomissent asseure la chaleur qui se fait dans ces petits globes, par vne expression si sensible, qu'on croiroit qu'ils sont tout de feu, si l'on ne connoissoit qu'ils sont remplis de trois humeurs. En effect l'effort de vomir les fait deuenir si ardents, que quelquefois ils en rougissent, & enfin comme si ce feu auoit pû les reduire en cendres, ils paroissent couuerts de poudre, d'où nostre sçauant Hippocrate présage vne fureur auant-courriere de la mort. Ces seuls effets peuuent persuader qu'il ne faut pas faire vomir ceux qui ont mal aux yeux, quand l'on ne sçauroit

Sent. 561. coac.

sçauroit pas qu'Hippocrate l'a deffendu, & les termes d'où il se sert deffendent si bien l'emetique, qu'ils font voir le danger sans le dire, & le font apprehender sans qu'on le connoisse; Il s'en explique ainsi, *si les yeux s'enflamment, il ne les faut point oindre, mais ou cauteriser fortement les extremitez d'en bas, ou par quelque medicament purgatif extenuer le corps, prenant garde que tu ne fasse vomir.* Lib. de loc. in hom.

L'on a de coustume d'appeller empyiques ceux qui ont du pus dans la poictrine de quelle façon que ce soit, ausquels nous sçauons qu'Hipocrate a deffendu de prendre l'ellebore, & neantmoins l'experience enseigne, qu'ils ont souuent vomy le pus apres vn emetique, & qu'ils sont reuenus de cette maladie: ce qui a fait qu'on s'est emancipé de donner l'emetique aussi bien pour les empyemes que pour les autres maladies, & qu'encore aujourd'huy on le pratique Tract. de verat. purg.

de la sorte. Mais pour corriger cét abus, & pour sçauoir d'où vient qu'H ppocrate deffend de prendre l'ellebore, il faut considerer qu'il dit, *à ceux qui d'vn abcez, ou d'vne rupture de veine par vne intemperence, ou par quelqu'autre grande cause, sont empyiques, ne leur donne pas l'ellebore ; car il ne leur aydera rien, & si le malade souffre quelque chose, il semblera que l'ellebore en soit cause :* Et conclurre que ceux qui sont deuenus empyiques par le pus qu'vn abscez a répandu dans la poitrine, ou par le sang qu'vne veine rompuë par vne intemperence ou par quelqu'autre grande cause, y a déja versé depuis long temps, ne peuuent tirer par vn vomitoire le pus qui est au fond de la poitrine. Et si quelqu'vn disoit, pourquoy donc Hippocrate a-t'il escrit que c'est vn succez fauorable, *si ayant donné vn medicament qui vuide le phlegme par le haut, à celuy qui dans le ventre superieur a du pus dans*

Lib. de diæta acut.

Lib. 1. de morb.

dans vne aposteme (le Medecin ne le connoissant pas) il arriue qu'il vomisse le pus, & qu'il soit guary ? On luy peut repliquer, que c'est autre chose d'auoir du pus dans la poitrine, & d'en auoir dans vn abscez qui est contenu dans la poitrine. D'autant que par le vomissement l'on peut vuider le pus d'vn abscez des poulmons, qui sont enclos dans la poitrine, & qu'on ne peut pas faire vomir celuy qui est déjà repandu dans sa cauité. C'est ce que pratique Hippocrate, quand il guarit par vn vomitoire celuy qui est deuenu empyique apres la peripneumonie, & qu'il luy fait agiter les espaules lors qu'il a beu le vomitoire, pour faire rompre l'aposteme: & c'est aussi ce qu'on voit arriuer quand l'on fait prendre vn vomitoire dans l'abscez des poulmons, & qu'on le donne par hazard lorsque le pus est déja cuit, ce que nostre Hippocrate appelle vne bonne fortune, quand l'on n'a pas

Lib. 2. de morb.

connu l'abcez, d'où l'on tire le pus en purgeant par vn vomitoire. Concluons donc que c'est à l'empyeme des poulmons qu'il faut donner le vomitoire, & non pas à celuy qui est au fond de la poitrine, & qu'il le faut dőner lorsque le pus est fait,& que l'abcez est déja meur. Mais d'autant qu'on ne peut pas connoistre ny l'empyeme des poulmons, ny sa maturité sans la doctrine d'Hippocrate, & qu'il faut estre Medecin pour arriuer à cette connoissance : mon aduis est, qu'il est plus asseuré de ne point donner l'Antimoine, & d'appeller vn Medecin sçauant dans la doctrine d'Hippocrate,pour connoistre l'abcez, pour voir l'estat de l'empyique & iuger par les iours qu'Hippocrate a reconnus, & par les signes qu'il en donne, s'il faut donner le vomitoire.

D'autant que l'Antimoine est vn medicament violant, i'ay creu que pour en vser auec que seureté, il

faut

faut considerer si le malade qui le prend le pourra rendre sans danger, & s'il pourra en supporter l'effort sans en receuoir du dommage. C'est pourquoy i'ay déja prouué qu'il y a du danger de donner l'Antimoine à ceux à qui la peine de le rendre peut faire naistre vne maladie qu'ils n'auoient pas auparauant, & que ie vay prouuer par la doctrine d'Hippocrate, qu'il y a bien plus de danger pour ceux qui estans foibles, n'en peuuent pas soustenir les efforts. Car puis *qu'il ne faut pas donner des medicamens forts aux foibles, mais proportionnement, ou seulement en cette maniere, aux forts vn fort, aux debiles vn foible*: C'est aller contre la methode de faire prendre l'Antimoine à ceux qui n'en ont pas les forces: & puisque l'on sçait que le vomissement espuise les esprits & fait tomber én defaillance, par vne sensibilité de l'orifice superieur de l'estomac, qui fait que les anciens l'ont

Lib. de loc. in hom.

l'ont appellé du nom de *cœur* ; c'est bien aller au deuant de la mort, de mettre dans vn corps affoibly de la maladie, vne autre cause de foiblesse. Cela me remet en memoire vne erreur du vulgaire, qui donne l'Antimoine aux enfans de quatre à cinq ans, & mesme encore à de plus ieunes, & veut prouuer par cét abus, qu'il est seur d'en donner à toute sorte de personnes. Ie ne croy pas que ces gens là raisonnent (& c'est vn effect de l'abus de deffendre de raisonner.) Car s'ils consideroient que plus les enfans sont jeunes, plus facilement ils vomissent, & s'ils auoient pris garde à vn enfant à la mammelle qui rend le laict comme il le prend, ils connoistroient que les enfans sont naturellement faciles à vomir ; & pourroient conclurre de là qu'ils n'ont pas encore perdu à l'aage de quatre à cinq ans la facilité de vomir. Ce que l'on connoistra en leur presentant de la viande pour laquelle

Hippoc. aph. 4. sect. 3.

quelle ils ont auersion. Car aussi-tost elle les fait vomir, & i'en ay veu vomir pour en auoir oüy parler: cette grande facilité déliure les enfans des efforts de vomir, mais bien souuent la tendresse de leurs parties, fait que la bouche & les autres parties par ou repasse l'Antimoine alors qu'on le vomit, sont vlcerées par son acreté, d'où l'on peut tirer vne coniecture des effets qu'il fait au dedans, quand il en passe par le bas. Mais dira-t'on? pourquoy lors qu'on boit l'Antimoine ne fait-il pas tous ces vlceres, s'il est vray qu'il les fait? n'est-il pas plus fort pour agir alors qu'il est tout pur, que que quand on le vomit auec que les humeurs? Ie reponds à cela que sa chaleur est animée par la chaleur de l'estomac, ce qui fait qu'en le beuuant on n'en connoist pas l'acreté, mais qu'en le vomissant, par la fermentation qui s'en est faite dans l'estomac, l'on en sent la chaleur par tout où il re-
passe;

passe : d'où vient que plûtost on vomit moins on souffre d'ardeur, & plus on a l'estomac chaud, plus on est vlceré & plus on sent d'inflammation ; & par là les enfans qui vomissent facilement, & qui ont ordinairement l'estomac plein d'humeurs, sont moins incommodez que les personnes plus aagées. Tout cela fait connoistre que si l'on donne l'Antimoine à vn enfant qui a la fiévre, son estomac estant plus chaud & sec, il le gardera plus long temps, & ne vomira point sans auoir la bouche vlcerée, & l'on ne peut pas s'excuser parce qu'on leur en donne moins, d'autant que la vertu de ce medicament se mesure à sa qualité. Aussi
Lib. de loc. in hom. nous voyons qu'Hippocrate deffend de rendre vn remede moins fort par sa petite quantité, lors qu'il faut faire prendre à vn malade foible vn remede naturellement foible. Car quoy que l'action du remede en soit moins estenduë, elle n'a

n'a pas moins de vigueur. Il faut donc donner aux enfans, & aux perſonnes foibles, de plus foibles medicamens que l'Antimoine qu'on leur donne, puiſque ceux-là vomiſſent aiſement, & que ceux-cy peuuent tomber en defaillance, ſouffrir des conuulſions, ſe rompre quelque veine, ou eſpuiſer par de ſi grands trauaux les forces qui leur ſont beſoin.

Ie me pourrois contenter d'auoir prouué qu'on ne doit pas donner l'Antimoine aux perſonnes foibles, pour conclurre qu'on ne doit pas auſſi en faire prendre aux femmes groſſes. Les raiſons que i'ay rapportées ſont, ce me ſemble, aſſez preſſantes pour faire apprehender les mauuais effets qui ſuruiennent de l'vſage de ce remede: mais i'en ay trois tirées d'Hippocrate, qui ſont encore plus expreſſes. L'vne eſt que *ſi la femme tombe en defaillance, cela la peut faire auorter.* Or comme il arriue ſou- Lib. 1. de morb. mul.

uent

uent que l'Antimoine fait tomber en defaillance, ſoit par ſon acreté ou par vne malignité, il ſe peut faire qu'à vne femme groſſe cét accident eſtant l'effect de l'Antimoine, ſera auſſi par la meſme raiſon la cauſe d'vn auortement : mais principalement ſi c'eſt vne malignité qui ſoit la cauſe de la defaillance. L'autre raiſon eſt *qu'il y a des femmes que ſi elles ont beu ou mangé contre leur couſtume quelque choſe d'acre ou d'amer, elles perdent leur fruit, le fœtus eſtant encore tendre.* Parce que l'acreté qui paruient juſqu'à l'enfant, le fait mourir, & le fait detacher : ainſi que le deſir de manger ou de boire eſchauffant le ſang de la mere, par la force de ſes eſprits, imprime deſſus le fœtus la figure & la couleur de ce que la mere deſire, au meſme lieu où la mere ſe touche. La troiſiéme raiſon eſt que *ſi ayant donné vn vomitoire à vne femme groſſe, le bas ventre tout à coup ſe desborde, elle auorte.*

Lib.1. de morb. mul.

Lib.1.de morb.

auorte. Parce que *le fœtus meurt, si estant encor tendre la mere a beu ou mangé quelque chose qui necessairement luy trouble le ventre. D'autant que la matrice sent le mouuement du flux de ventre.* Or il n'est rien si ordinaire que de voir rendre l'Antimoine par le bas, plus que par le vomissement, & par consequent il n'est rien de plus dangereux, que d'en donner aux femmes grosses. Lib. 1. de morb. mul.

Ie n'ay escrit encore qu'en general de l'vsage de l'Antimoine sans m'arrester ny au vin emetique, ny à la poudre d'algarot, ny au crocus metallorum, ny au regule, & verre d'Antimoine, parce que mon dessein n'est pas d'escrire contre l'Antimoine, mais contre l'abus qu'on en fait : Ie ne peux pas neantmoins me dispenser d'escrire contre l'vsage du vin emetique, & contre celuy de la poudre qu'on donne sans esgard à toutes sortes de personnes. Car ce medicament n'est pas seulement nuisible par sa qualité d'Antimoine,

timoine, mais par celle qu'il prend par la mixtiõ qu'on en fait, ou pour le preparer, ou pour le faire boire.

Lib. de nat. hum. Si ceux qui ne prennent point garde de quelle façon ils le donnent, ſçauoient que ſelon Hippocrate, quand il ne faut pas donner vn medicament violent, il faut auſſi que ce qui le compoſe n'ait rien de violent, ils regarderoient mieux à donner le vin emetique, ou à donner la poudre d'Antimoine : & s'ils ſçauoient que le vin eſt contraire à la pluſpart de ceux à qui l'on donne l'emetique, ils le donneroient aſſeurement dans vne liqueur moins nuiſible. Mais la facilité, qui fait ſouuent naiſtre l'abus, fait qu'on n'y regarde pas de ſi prés, & qu'on fait plus de mal par le vin, qu'on ne fait de bien par l'Antimoine. Car c'eſt vne verité puisée d'Hippocrate, & que l'experience nous fait voir tous les iours, que le vin nuit à ceux qui ont la teſte malade, ou de douleurs, ou d'aſſoupiſſe-

mens,

mens, ou de fumées, ou de resveries. C'est pourquoy (dit Hippocrate) *dans les maladies où tu soupçonneras vn profond assoupissement, ou vne atteinte aux puissances de l'ame ; il faut entierement s'abstenir de vin*, & il l'a pratiqué de la sorte lors qu'il deffend le vin à l'inflammation du cerueau, à la plenitude de teste, à la corruption du cerueau, au mal qu'il appelle *cura*, & que nous appellons melancholie, & enfin à la phrenesie, de laquelle il escrit, *lors que la raison est blessée, ny dans cette maladie, ny dans quelle autre que ce soit le vin ne conuient pas*. Mais si nous cherchons la raison pourquoy le vin nuit à ces maladies, nous trouuerons qu'il dit au propos des douleurs de teste, *il ne faut pas donner du vin iusques que la douleur soit cessée. Car la douleur deuient plus forte lors que la teste eschauffée aura attiré le vin.* D'où ie conclus que le vin est nuisible parce qu'il se porte à la teste, & il y

Lib. de diæta acut.

Lib. de affect.

Lib. de affect.

eſt porté autant parce qu'il eſt fumeux, que parce qu'il eſt attiré. Cela fait voir que le vin emetique eſt encore bien plus nuiſible, d'autant que c'eſt vn vin évanté, & l'on voit par experience, que les plus fortes teſtes à ſupporter les fumées du vin, ne ſçauroient ſupporter celles du vin percé depuis long temps, qu'on appelle vin évanté. Il eſt donc bien certain que le cerueau, déja affoibly de la maladie, eſt pluſtoſt ébranlé par les fumées de ce vin évanté, qu'il ne le feroit d'vn bon vin, & qu'il en ſouffre doublement, ſoit par le mauuais vin, ſoit par la qualité qu'il a receuë de l'Antimoine. C'eſt pourquoy ie trouue plus à propos, qu'aux aſſoupiſſemens, & aux apoplexies, où l'on ſe ſert de l'Antimoine, l'on vſe de l'eau emetique, que Ruland appelle beniſte, ou qu'on faſſe infuſer par vn petit eſpace de temps, dans vne eau cordiale qui ſoit toute boüillante,

vingt

vingt grains de la poudre dalgarot, dans vne phiole bien bouchée, & qu'on en donne l'infusion, ou qu'on donne le tout. Ie croy aussi qu'on feroit bien, puisque le vin est contraire à la fiévre, quand on veut donner l'Antimoine à vn febricitant, de luy donner en place du vin emetique, de l'eau beniste de Ruland. I'entends de celle qui se fait auecque le jus de citron, & non pas le vin blanc, qu'on appelle l'eau de Ruland.

Ceux qui connoissent la nature de l'homme, sçauent qu'elle establit sous le plus & le moins tout autant de temperamens, qu'elle produit d'indiuidus, & que composant l'homme d'vn certain nombre de parties inegales à leurs vsages, aussi bien comme en leurs figures, elle donne à chacune vn temperemment different, & proportionné à l'office qu'elle doit faire, comme au temperemment des autres. C'est ce qui fait qu'entre

tre les hommes les vns ont le ventre plus froid, les autres l'ont plus chaud, les vns plus ſec, les autres plus humide, & que deux de ces qualitez ſe trouuans quelquefois dominer en vne partie, il ſe trouue des corps qui ont le ventre chaud & ſec, deſquels Hippocrate eſcrit, *ceux qui ont le ventre chaud ont les chairs froides, & ſont grailes, ceux-cy ont de groſſes veines, & ſont ſujets à la colere.* Cette difference de temperature qui ſe rencontre dans le ventre, & notamment dans l'eſtomac, ayde ou diminuë l'effect du medicament. Car en eſchauffant plus ou moins elle luy oſte ſa vertu, ou elle la rend plus aiguë : ainſi de certains eſtomacs digerent les medicamens, & d'autres les rendent ſi acres, qu'ils nuiſent à l'eſtomac meſme, en ſorte que leur acreté ſurpaſſant la vertu de la faculté concoctrice, en fait vn corroſif qui vlcere tout ce qu'il touche, & principalement alors que le medicament

Sent. 23. ſect. 4. lib. 6. epid.

ment s'attache tout en vn endroit, parce qu'il ne ſent pas, eſtant cantonné en vn lieu, toute l'action de l'eſtomac, & qu'il pouſſe toute la ſienne contre la partie qu'il touche. C'eſt par cette raiſon qu'on met en poudre bien menuë la moële de la coloquinte, & par cette raiſon auſſi qu'on a trouué des eſtomacs percez de part en part, apres auoir pris l'Antimoine, ou quelqu'autre medicament acre: & ie tiens que ſi l'on ouuroit ceux à qui dans leur maladie on a donné la poudre d'Antimoine, & qui ſont morts apres deux ou trois iours, l'on trouueroit bien d'eſtomacs pourris, bien de boyaux gaſtez, & bien d'vlceres dans les Hyppochondres, ce qui me fait penſer qu'à ceux qui en ſont eſchapez, il a fallu que la nature ait reparé les breſches que l'Antimoine y auoit faites, & qu'ainſi la nature guarit la maladie & le mal que fait le remede. On voit pluſieurs euenemens ſemblables dans les remarques

marques d'Hippocrate des purgatifs & des diuretiques. I'en veux rapporter vn qui marque entierement tous les mauuais effets qui arriuent de l'Antimoine. *Le fils de Theophorbe auoit la vessie lepreuse, on luy donna vn medicament acre pour le faire vriner ; rien n'est allé à la vessie, mais il a vomy beaucoup de matiere purulente & de la bile, & en a semblablement rendu par le bas. Il souffroit de grandes douleurs de ventre, il brusloit en dedans, & auoit tout le corps froid, & il estoit dans vn abatement vniuersel sans rien vouloir prendre. Son ventre fust profondement vlceré par la trop grande force du medicament. Il mourut trois iours apres auoir pris cette potion.* Le mal de ce jeune homme estoit vne chaleur interieure, qui bruslant les humeurs luy rendoit les vrines acres, d'où prouenoit la lepre à la vessie. Il prit vn medicament acre, d'où la chaleur de l'estomac augmenta l'acreté par vne chaleur acre

Lib. 5. epid. n. 17.

&

& ſeiche : Il ſe fiſt dans ce corps vne acreté ſi exceſſiue par la fermentation, qu'elle vlcera tout ce qu'elle touchoit. Ainſi la poudre d'Antimoine qui n'eſt que ſublimé ou ſelnitre; & ſel d'antimoine, dans vn eſtomac chaud & ſec, ronge l'endroit où elle eſt retenuë, & où elle s'eſt attachée, par la proprieté des ſels, qui ſe fondans d'vn peu d'humidité s'attachent à tout ce qu'ils touchent, & ſont des corroſifs qui n'eſpargnent pas les metaux. Il ne faut donc pas hazarder de donner l'Antimoine en poudre à ceux qui ont l'eſtomac chaud & ſec, puis qu'il peut faire tant de mal.

Le ſçauant Hippocrate par la connoiſſance qu'il s'eſtoit acquiſe du mouuement de la nature, découurit vne erreur où les Medecins de ſon temps eſtoient enſeuelis, & dans laquelle retombent aujourd'huy ceux qui deſauoüent les criſes : Il eſcrit en cette maniere. *Ceux qui eſtans déja pris d'vne fiévre con-* Lib. 4. de morb.

tinuë ont esté purgez aux iours pairs n'ont jamais esté trop purgez, mais ceux qui ont esté purgez aux jours impairs d'vn fort medicament, ont esté purgez & plusieurs en sont morts. Or les Medecins du temps passé ont failly principalement en cela, qu'ils donnoient des medicamens aux iours impairs & ils faisoient mourir les hommes ne connoissans pas que cela est ainsi. Car l'humeur qui est dans le corps du malade se meut dauantage aux iours impairs. D'autant que le corps descharge l'humeur dans le ventre: & si l'humeur estant déja fort agitée, quelqu'vn l'agite encore dauantage donnant vn medicament purgatif, il ne se faut pas estonner si de cela le malade meurt. Ie ne peux rien adjouter à cette verité, elle est trop claire & trop bien exprimée pour n'estre pas connuë de tout le monde : Il suffit seulement pour demonstrer ce que i'ay pretendu, qu'on sçache que ces iours impairs ausquels l'humeur est agitée, sont

ceux qu'on nomme iours critiques & iours de mouuement, & que *ce discours montre que les maladies sont* Ibidem. *jugées aux iours impairs*, ausquels il se faut prendre garde lorsque l'on voudra donner vn medicament purgatif, crainte qu'irritant la nature, elle ne purge par ce mouuement plus qu'elle n'auoit preparé, & ne soit émeuë à purger ce qu'elle devroit retenir, qui est ce que les Medecins appellent *superpurgation.* De là nous pouuons asseurer qu'il ne faut point émouuoir la nature quand elle a pris son mouuement, mais qu'il la faut laisser agir : & s'il est necessaire de purger vn malade, il faut prendre son temps, & le purger comme veut Hippocrate, Lib. de *non proche de la crise, mais plus éloi-* humor. *gné* qu'on le pourra faire. Tous ceux qui depuis Hippocrate ont pratiqué la Medecine, ont obserué cette methode, & ie croy qu'en ce temps où l'on vse de l'Antimoine auecque tant de liberté, on doit

encore plus prendre garde aux iours critiques, qu'on ne faisoit alors: Parce que l'Antimoine estant vn remede violent, il peut plûtost qu'vn autre purgatif faire vne superpurgation, & faire mourir vn malade. Ie finis par cette remarque les precautions qu'on doit auoir dans l'vsage de l'Antimoine pour ne pas nuire à la nature, & ie vay proposer ce qu'il faut obseruer pour luy donner tout le secours qu'elle peut auoir de la Medecine par l'vsage des vomitoires.

Toute l'intention du Medecin doit estre seulement d'ayder la nature pour la guarison du malade, & i'ay fait voir qu'il doit donner tout son estude à se seruir des voyes de la nature pour concourir à son action, & ne point desregler son ordre. Il est temps de mettre en auant comment le Medecin peut ayder la nature par l'vsage des vomitoires, & notamment de l'Antimoine qui est le sujet de l'abus,

afin

afin qu'on soit plus asseuré qu'il y a de l'abus à se seruir de ce remede, quand l'on ne le fait pas dans la methode d'Hippocrate, & que cét abus il n'en arriue que du mal. Ie trouue que ce sçauant homme prescriuant de quelle façon l'on doit purger dans la cure des maladies, a si bien rapporté la methode du Medecin au mouuement de la nature, qu'il semble que ce soit la nature mesme qui en a donné le conseil, & qui en fait l'execution. Car escriuant *qu'il faut vuider les maladies par le conduit qui est tres proche du lieu où elles sont faites, & qu'il en faut vuider chacune par là où la sortie est proche*; Il semble que c'est la nature qui faisant sousleuer vn estomac remply de cruditez, & qui ne peut les surmonter, montre qu'elle a dessein de vuider le mal par la bouche ou plûtost la cause du mal qui est dans l'estomac: & cét effort de la nature ressemble autant au conseil d'Hippocrare, Lib. de loc. in hom.

que le vomiſſement qui ſuit eſt ſemblable à l'effect qu'auroit fait le medicament qu'vn Medecin auroit preſcrit ſuiuant le conſeil d'Hippocrate. Car on ne peut douter que pour guarir vne nausée le Medecin ne fiſt vomir, tant parce que l'humeur qui fait la maladie eſt retenuë dans l'eſtomac, que parce que la voye de l'eſtomac juſqu'à la bouche eſt la plus preſte, la plus courte, & celle où la nature porte. Cette methode eſt obſeruée dans la doctrine d'Hippocrate aux fiévres, aux douleurs, & aux regorgemens d'humeurs. Ainſi dans la

Lib. loc. in hom. de fiévre il ordonne *qu'il faut donner vn medicament qui vuide par la partie où la fiévre tient dauantage, ſoit en haut ſoit en bas; que ſi la fiévre tient en haut, il faut purger en haut:*

Aph. 18. ſect. 4. *ſi en bas, il faut purger en bas.* Et que *les douleurs qui ſont au deſſus du diaphragme & qui demandent la purgation, indiquent qu'il faut purger par le haut, & celles qui ſont au deſſous,*

par

par le bas. Et pour les regorgemens des humeurs, il escrit, *que si quelqu'vn sans fiévre a de l'auersion pour les viandes, vn rongement à l'estomac, vn vertige auec éblouïssement, & la bouche amere, c'est vn signe qu'il a besoin d'estre purgé par le haut*. Et *s'il a des tranchées de ventre, vne pesanteur aux genoux, & vne douleur des lombes sans fiévre, c'est vn signe qu'il a besoin d'estre purgé par le bas*. Où l'on doit remarquer qu'Hippocrate a consideré le conduit qui est le plus proche pour vuider ce qui fait le mal; parce *qu'il faut pour oster les douleurs vuider le ventre le plus proche*. Et par cette raison *la fille de Pausanias qui ayant mangé des champignons cruds souffroit des inquietudes, vne suffocation, & des douleurs dans l'estomac, receut soulagement en beuuant de l'eau miellée tiede qui la prouoqua à vomir*. Si ie voulois rapporter tous les lieux où i'ay remarqué qu'Hippocrate s'est seruy de cette

Aph. 17. sect. 4.

Aph. 20. sect. 4.

Sent. 7. sect. 6. lib. 6. epid.

Sent. 110. lib. 7. epid.

 methode,

methode, i'en ferois vn volume entier. Mais ie croy qu'il suffit pour satisfaire à mon dessein, d'auoir prouué qu'il faut purger par la partie qui est la plus proche du mal, si le conduit en est commode,& purger par le haut les maladies d'en haut. Car de là il est apparent que pour ayder asseurement la nature, il faut ne donner l'Antimoine qu'à ceux qui ont des maladies en haut.

Ce second precepte de purger en haut alors que la nature y porte les humeurs, est vne suite du premier, & l'on conclud facilement que puisqu'il faut vuider par là où la sortie est proche, il faut vuider par le vomissement l'humeur qui est portée autour de l'estomac, ou qui regorge dans sa cauité : car c'est vne maxime que tous les Medecins ont puisée dans Hippocrate, & qu'ils pratiquent tous les iours, que *du costé où rompent les humeurs il les y faut conduire par les voyes conuenables.*

Lib. de humorib.

nables. Auſſi *quand tu entreprendras de guarir celuy qui vomit pour auoir trop beu de vin ; n'arreſte pas le vomiſſement ; car le vomiſſement fait ceſſer l'éuacuation , & en apres le vomiſſement meſme s'appaiſe plus facilement.* Et *toutes les autres douleurs qui ſe font en eſté proche des hyppochondres & de l'orifice de l'eſtomac (qu'on appelle cœur) tu les emporteras faiſant boire trois chopines d'eau miellée tiede auec vn peu de vinaigre, & faiſant vomir le malade, apres l'auoir tenu quelque temps aupres du feu couuert de ſes habits.* Parce que la bile qui rampe & remonte dans l'eſtomac, ſe vuide fort facilement par vn ſimple vomitoire, tel qu'eſt celuy qu'Hippocrate preſcrit. C'eſt pourquoy il faut remarquer qu'Hippocrate n'ordonne pas de faire prendre l'ellebore , mais de donner de l'eau miellée. D'autant que l'acreté de la bile qui eſt cauſe de la douleur, eſt ſuffiſante d'exciter le vomiſſement, pourueu qu'el-

Lib. de loc. in hom.

Lib. de affect.

le soit détrempée : & conclurre de là, que si l'on donne l'Antimoine alors que les humeurs se portent en haut, il faut diminuer sa force, d'autant que celle des humeurs nous paroistra d'estre plus grande. Afin que le medicament ne soit que l'ayde de l'humeur qui regorge, & qui cherche les voyes de sortir.

Comme tout ce qui se fait, se fait dans le temps, il faut aussi à tout ce que l'on fait, prendre l'occasion qui est la maistresse du temps. Car

Lib. 1. de morb. *il y a diuerses occasions dans la Medecine, comme il y a diuerses maladies, diuers accidens, & diuers moyens de guarir.* Hippocrate l'a obserué par tout, & n'a pas oublié de proposer l'occasion où l'on peut purger à propos, lorsqu'il a prescrit la methode de purger les humeurs qui surabondent dans le corps : il

Aph. 22. sect. 1. s'en est expliqué ainsi. *Il faut émouuoir & purger les humeurs qui sont cuites, & non pas les cruës, ny dans le commencement des maladies, si el-*

les ne boüillonnent, ce qui arriue rarement. Mais *si les humeurs boüillonnent dans les maladies fort aiguës, il faut purger le mesme iour : car il est mal de retarder.* Aph. 10. sect. 4. Voilà vn beau precepte, mais qui est tres-mal obserué par ceux qui donnent l'Antimoine, car ils ne donnent l'emetique que quand le malade se meurt, ou quand il est tres-mal, qui est lors que se fait la crise; & si quelquefois ils le donnent quand la maladie commence, c'est toûjours sans methode, bien souuent sans vtilité, & non pas toûjours sans dommage. Ont-ils iamais consideré si les humeurs boüillonnent dans le corps du malade, quand ils ont donné ce remede? ou quand il l'ont donné dans la vigueur de la maladie, ont-ils connu si les humeurs sont cuites, si le malade est dans la crise, & s'il est assez fort pour souffrir l'effect du remede? Ie suis tres-asseuré que non? parce qu'il faut bien de l'estude, & qu'il faut estre

Medecin pour auoir cette connoissance. Il font donc du bien au malade seulement par hazard, puis qu'ils ne sçauent pas connoistre si la nature pousse les humeurs de la maladie, ou en haut ou en bas. Mais il luy en font rarement dans le commencement, puisque en ce temps de la maladie rarements les humeurs boüillonnent: & il luy font infailliblement du mal, de luy donner de l'Antimoine, si les humeurs ne sont pas cuites, & qu'elles ne boüillonnent pas. Hippocrate l'écrit ainsi, *dans le commencement vuide le ventre par des clysteres, mais ne purge pas. Car si tu remuë quelque chose par le ventre, l'vrine ne se cuira pas, mais la fiévre durera long temps sans sueur & sans crise.* Parce que troublant la nature on l'empesche de cuire & de separer les humeurs pour les expulser hors des veines, qui est ce qu'on appelle crise? ce mal se fait dans le commencement. Mais alors que la maladie a déja fait progrés,

Lib. de diæta acut.

& que la nature commence a faire vne coction des humeurs qui causent la fiévre : on fait bien tant de maux par vne seule purgation, que quelquefois la mort en suit. Ie l'ay troué ainsi dans Hippocrate. *Quelquefois l'on attire des humeurs crues de la teste, & des parties de la poitrine bilieuses, à ceux là suruiennent des veilles à cause desquelles la maladie ne se cuit pas, ils deuiennent chagrins & tous pleins d'amertume, ils tombent dans des resveries, ils ont les yeux pleins de phantosmes, les oreilles pleines de sons, & les extremitez fort froides : les vrines paroissent cruës : les crachats liquides, salez, taints d'vne couleur toute pure, & en petite quantité : des legeres sueurs s'amassent autour du col, ils souffrent des inquietudes, ils font souuent de grands souspirs, ils froncent les sourcils, ils tombent dans de mauuaises defaillances, ils rejettent leurs habits de dessus leur poitrine, ils ont les mains tremblantes & quelquefois* Lib. de diæta acut.

fois la levre de dessous. Ces accidens paroissans dans le commencement signifient vn grand delire, & pour le plus souuent ils meurent. Voilà déja deux temps de la maladie où la purgation est nuisible, dans le commencement, & deuant que l'humeur soit cuite : Il en reste encore vn troisiéme, qui est quand la crise se fait, qui n'est pas le moins dangereux, puisqu'alors le medicament purge non seulement les excremens du ventre, & l'humeur de la maladie : mais il irrite la nature qui est déja émuë, & presse tant la vertu expultrice que la nature sollicite, qu'elle expulse mesme le sang, d'où souuent le malade meurt, comme ie l'ay prouué deffendant de purger quand la crise se fait. Ie ne croy pas que ces authoritez prouuées par tant de malheurs qu'on vòit arriuer tous les iours, ne soient capables de conuaincre les esprits les plus opiniastres, & de leur faire apprehender ces funestes

mépriſes qui cauſent tant de maux, & donnent ſi ſouuent la mort. Et I'eſpere que ceux qui liront ce petit ouurage ſeront ſi bien perſuadez, qu'ils n'vſeront plus d'Antimoine dans les cas perilleux; ſans le conſeil d'vn Medecin.

Il eſt ſi vray qu'il faut purger les humeurs quand elles boüillonnent, qu'Hippocrate veut qu'on les purge dans les fiévres intermittentes, meſme dans les accez, parce qu'alors elles ſont agitées: & d'autant qu'au commencement elles tendent en haut & regorgent dans l'eſtomac, il veut qu'on donne vn vomitoire au commencement de l'accez, ſuiuant cette maxime qui nous commande de purger par là où les humeurs ſe portent. Le peuple a ſi ſouuent éprouué cette verité qu'il en a fait vne maxime, & nous voyons dans l'Eſté & l'Automne où les fiévres intermittentes ſont plus ordinaires, qu'on vſe fort des vomitoires, & que par le

vomiſſe

vomissement dans les premiers accez plusieurs sont guaris de la fiévre. Mais parce qu'il n'est point de moyen de guarir qui soit propre à tous les malades, le vomitoire effarouche la fiévre au lieu de l'emporter, quand l'humeur qui en est la cause n'est pas portée en haut: aussi le sçauant Hippocrate veut qu'on ait veu les signes de ce mouuement, & qu'on soit asseuré que les humeurs tendent en haut, auparauant que de donner vn vomitoire au febricitant. Voicy ce qu'il

Sent. 63. lib. 5. epid. en a escrit? *Tu purgeras en haut dans les accez mesmes: car alors les humeurs sont portées en haut d'elles-mesmes, apres que les malades ont eu des nausées, des pesanteurs de teste, & de grandes inquietudes.* Il faut donc pour reüssir à donner vn vomitoire dans les accez des fiévres, & pour les guarir de cette façon, qu'auparauant ces signes ayent paru, par lesquels on peut reconnoistre que les humeurs sont portées

tées en haut. Car autrement le vomitoire nuit, les humeurs ne boüillonnant pas, ou tendans d'vn autre costé : parce qu'alors il trouble la nature, & ne peut pas guarir la fiévre, d'autant qu'il ne suit pas le mouuement de la nature. Ainsi l'on donne vn vomitoire dans le commencement des fiévres, pour accomplir ces deux preceptes, & la pratique d'Hippocrate en ordonne plusieurs & de differente façon, pour les proportionner au temperemment du malade, comme il fait dans la fiévre quarte, ce que ie ne vois pas qu'on pratique de l'Antimoine. Lib. 2. de morb. Lib. de affect.

Nous apprenons des escrits d'Hippocrate qu'il y a des temps de l'année où les maladies se font, des temps où elles se guarissent, & des temps où elles se font & se guarissent pareillement. Celles qui n'ont pas de coustume de se terminer par des crises, sont faites en vn temps & se guarissent en vn autre,

ſuiuant la contratieté du tempe-remment des humeurs & de la re-gle des ſaiſons. Ainſi la froideur de l'hyuer cauſe la guariſon des ma-ladies bilieuſes, temperanr l'ardeur de la bile, & l'eſté fair ceſſer les maladies de la piruite, temperant
Lib. de nat. hum. ſa froideur. *Car de toutes les mala-dies qui ne guariſſent pas dans vn certain nombre de iours, il faut que celles qui s'augmentent en hyuer ceſſent en eſté, & que celles qui s'aug-mentent en eſté ceſſent en hyuer.* Et celles qu'on voit ordinairement eſtre jugées par des criſes, ſont faites & guaries tout en vn meſme temps par l'ordre ſeul de la natute, ou par l'ayde du Medecin, comme ie l'ay fait voir à l'entrée de ce diſcours. Celles-là ſont faites de l'accroiſſement des humeurs, & celles-cy de leur fermentation. Parce qu'il y a quatte temps, où les quatre humeurs dominenr : le ſang dans le printemps, la bile dans l'eſté, la bile noire dans l'Autom-
ne,

ne, & la pituite en hyuer (*d'où voicy la preuue euidente, si au mesme homme tu veux donner quatre fois l'année le mesme medicament, en hyuer il vomira de la pituite, dans le printemps beaucoup d'humidité, en esté beaucoup de bile, & en Automne des humeurs fort noires.*) Et parce qu'il y a des maladies, où les humeurs non seulement dominent, mais se fermentent aussi. Car *dans le commencement des maladies l'humeur estant émeüe, elle paruient au lieu ou il y en a le plus, & dans l'agitation l'humeur trouuant vn plus grand lieu est circulée toute separée & eschauffe le corps.* Et c'est alors qu'on dit que les humeurs boüillonnent dans le commencement des maladies, & qu'on peut les purger parce qu'elles sont separées & ne cherchent qu'vne sortie. I'ay rapporté ces trois passages pour faire voir par Hippocrate, qu'il faut aussi bien obseruer le temps que le mouuement des humeurs, lors

Lib. de nat. hum.

Lib. 4. de morb.

lors que l'on donne l'Antimoine, & que puis qu'il est vray que les humeurs ont leurs saisons, & qu'en hyuer la pituite abonde; *il faut faire vomir dans les six mois d'hyuer parce que ce temps-là engendre plus de pituite que l'esté, & que les maladies se font autour de la teste, & autour de ce lieu qui est au dessus du diaphragme.* D'où vient que pour preuoir aux maladies de la teste, & des parties superieures où la pituite s'amasse, mesme pour les guarir alors qu'elles sont déja faites, s'il faut faire vomir, il faut que ce soit en hyuer. Mais d'autant que par le vomissement l'on peut purger les humeurs de la teste, & celles qui s'écoulent de là par tout le corps ; Il semble qu'Hippocrate a autorisé l'Antimoine, quand il ordonne de donner l'ellebore, d'où l'effet est presque semblable. Car *si l'on en doit faire prendre à ceux qui sont perclus du corps, ou qui ont la teste malade, ou les oreilles & les narines*

Lib. de diæta salub.

Lib. de diæta acut.

narines pleines, ou qui crachent incessamment, ou qui sont trauaillez d'vne pesanteur de genoux, ou qui contre leur ordinaire enflent par tout le corps. Par la mesme raison nous pouuons donner l'Antimoine à ceux qui ont de la pituite engagée dans le cerueau, qui sont surpris d'apoplexie, ou d'assoupissement, ou de paralysie, ou à ceux à qui la fluxion s'écoule du cerueau, ausquels il veut qu'on donne l'ellebore. Ie sçay bien qu'aujourd'huy on se sert de cette methode, mais non pas toûjours à propos puis qu'on dône le vin qui est contraire à ces maladies, & qu'on ne laisse pas de faire saigner vn apopletique, ou pour vn assoupissement apres auoir fait prendre l'emetique, & deuant qu'il ait operé, d'où ie ne vois point de raison, & d'où asseurement il n'en arriue que du mal; puis qu'il est vray comme ie l'ay prouué par la doctrine d'Hippocrate, que la saignée est contraire

traire à ces maladies. Mais l'on n'obſerue pas pour preuenir ces maladies de faire vomir en hyuer: on donne l'emetique dans toutes les Saiſons, ſans conſiderer que l'hyuer la pituite abonde & s'amaſſe dans l'eſtomac: que ſi l'on le fait prendre à jeun, ce n'eſt pas par methode, mais par vn abus ordinaire, & parce qu'on craindroit de faire prendre l'Antimoine apres auoir mangé. Tout cela fait connoiſtre qu'on ne fait bien que par hazard, & qu'on fait peu de bien par l'vſage de l'Antimoine, qu'on ne faſſe auſſi quelque mal, & me donne ſujet de dire qu'il ſe faut attacher à la methode d'Hippocrate.

De meſme que i'ay demontré qu'il faut faire vomir en hyuer ceux qui abondent en pituite, & lors qu'elle s'eſleue aux parties ſuperieures, mais principalement dans l'eſtomac: Ie pretends à preſent de faire voir par la meſme do-

ctrine, que dans l'esté il faut donner des vomitoires aux bilieux à qui la bile monte. Parce *qu'il faut purger plus en haut dans l'esté.* Car *la bile en Esté & en Automne domine sur les corps, ce que vous connoistrez, parce que les hommes en ce temps-là vomissent la bile d'eux mesmes, & rendent plus de bile par les purgatifs*, & principalement ceux qui sont les plus bilieux, tels que sont les personnes graisles, qui vomissent facilement, à qui Hippocrate prescrit la purgation en haut prenant garde à l'hyuer, où la pituite domine, & où l'on doit faire vomir seulement les pituiteux. Mais il faut obseruer que ces personnes graisles Hippocrate les fait vomir apres auoir mangé: parce que naturellement ils vomissent auecque facilité, & de peur qu'vn medicament n'excite le vomissement auecque trop de violence, irritant l'acreté de la bile qui est déja eschauffée par la cha-
leur

Aph. 4. sect. 4.

Lib. de nat. hum.

Aph. 6. sect. 4.

Lib. de diæta salub.

leur de la saison. En effect il est peu important qu'on se serue de l'aliment ou du medicament pour purger par le haut, ou pour faire vuider le ventre, pourueu qu'on le fasse à propos aussi bien par l'vn
Lib. de loc. in hom.
que par l'autre: d'autant *qu'il est permis si tu veux de purger par le medicament, si ce non par les alimens,* suiuant ton intention & la volonté du malade. Car Hippocrate ordonne à celuy qui par vne plenitude est en danger d'vne grande maladie, *s'il veut vne prompte guarison de prendre de l'ellebore, mais s'il ne veut pas boire vn medicament, qu'apres le bain & auoir mangé des alimens doux & salez, il vomisse.* Nous en pouuons dire de mesme de l'vsage de l'Antimoine, & conseiller qu'à ceux qui vomissent facilement & qui sont bilieux, & dans les chaleurs de l'esté, on leur prepare vn emetique moins agissant que l'Antimoine, qu'apres cela on vienne à l'Antimoine, si
le

le medicament n'a pas fait son effet, & qu'enfin dans l'accez ou dans vne grande chaleur, si l'on le doit donner, on ne le donne pas a jeun: C'est ainsi qu'Hippocrate vse de l'ellebore dans la cure des fiévres quartes. Ie trouue cette methode obseruée dans tous ses escrits: & ie serois trop long si i'en raportois les passages, il me suffit de dire en general que la chaleur, la fiévre, & l'abondance de la bile luy ont donné sujet de tenter d'autres vomitoires, deuant que de venir à l'vsage de l'ellebore, ce qui se voit en cette maladie qu'il appelle *phlegmon dans le poulmon*, dans la cure des fiévres quartes, & dans celle de la jaunisse, où il s'en explique en ces mots. *Que si à la suite du temps le malade te paroist encore jaune & foible, ordonne luy qu'il se fasse vomir par des alimens comme aux autres maladies cy-dessus, & si par là les accidens cessent, c'est assez; si ce non fais luy boire de l'ellebore.* Tout ce-

Lib. 2 de morb.

Lib. de Int. affect.

Lib. de Int. affect.

F la

la fait connoiſtre qu'on peut faire vomir par les ſeuls alimens, qu'on peut aux alimens adjouter des medicamens, comme quand au miel, au laict, au vinaigre & à l'eau on adjoute de l'origan, ou quand on mange du raifort, ou quand au boüillon de lentilles l'on adjoute de l'ellebore; & qu'on doit differer l'vſage des forts emetiques aux eſchauffez, aux bilieux, & à ceux qui ſont delicats. Mais la raiſon nous fait voir qu'Hippocrate ordonne le bain pour faciliter à vomir: parce qu'en humectant il rend les humeurs plus coulantes, & qu'en détrempant l'eſtomac il le rend plus prompt à vomir, d'autant qu'il l'affoiblit; & par cette meſme raiſon Hippocrate deffend le bain *aux foibles, à ceux qui vomiſſent, & à ceux qui ſouffrent des nausées ou des rots bilieux*. Ie ne vois pas pourquoy en ce temps où les vomitoires ſont ſi frequemment en vſage, l'on n'obſerue pas la methode

Lib. de diæta acut.

thode d'où se seruoient les Medecins, qui estoient dans le temps où l'on faisoit beaucoup vomir. Est-ce qu'on croit que les vomissemens qui se font par les alimens ne nettoyent pas l'estomac ? ou si l'on croit qu'il y a du danger de donner du vin emetique à celuy qui a déjeuné ? c'est vn abus grossier de tomber dans ce sentiment ? ne sçait-on pas que les humeurs qui flottent dans l'estomac s'éleuent sur les alimens, puis qu'on le rend apres auoir mangé sans que les alimens reuiennent, & que les humeurs adherentes s'attachent aux alimens mesmes, quand l'estomac les enueloppe : si bien qu'en vomissant l'aliment attire l'humeur, l'humeur attire celle qui la touche, & l'estomac par l'effort qu'il fait à vomir attirant des autres parties, les purge en se purgeant sans l'ayde du medicament ? qu'apprehenderoit-on de le donner dans le repas ? car si l'on le donne à la fin, il fera

tout l'effect que les alimens pourroient faire excitans le vomissement, & de plus irritant l'orifice de l'estomac, il causera de frequentes nausées & de grands efforts de vomir, qui seront addoucis par le retour de l'aliment : ainsi par les efforts il attirera de bien loing, & la cause de ces efforts s'appaisera par les vomissemens. Si l'on le boit au milieu du repas, sa faculté se répandant dans tous les alimens, il en sera bien moins nuisible, & ne fera vomir que comme vn aliment qui est contraire à l'estomac. Enfin si l'on le boit dans l'entrée du repas, il s'écoulera par le bas auecque l'aliment, & principalement auecque l'aliment liquide qui temperera sa chaleur. Il fera moins d'effect en haut, & auecque moins de danger : & la douceur de l'aliment temperera son acreté. Ainsi l'on voit dans ces trois temps qu'il est plus seur dans le repas de boire l'emetique, que de le boire à jeun:
tant

tant parce qu'il eſt addoucy, que parce que l'eſtomac eſtant plein ſe ſousleue plus aisément, & trouuant dans ſon ſein de la matiere à repouſſer, il fait de bien moindres efforts. Il eſt donc à propos de faire prendre l'Antimoine aux eſchauffez, aux delicats, aux bilieux, & à ceux qui ſont foibles, meſlé auecque l'aliment, & quelquefois apres le bain.

Et i'eſtime qu'on doit vſer de l'Antimoine ainſi que nous dit Hippocrate des remedes qui ſont extremes, qu'il veut qu'on donne aux maladies extremes auecque grande exactitude, & à ceux qui ne ſont pas foibles. *Car il ne faut pas donner des medicamens violens de leur nature pour de foibles maladies, rendant le remede plus foible par ſa petite quantité. Mais pour ceux qui ſont forts de leur nature il ſe faut ſeruir de medicamens forts, & pour ceux qui ſont foibles de medicamens qui ne ſoient pas forts.* Et *lors*

Aph. 6. ſect. 1.

Lib. de loc. in hom.

que tu auras rencontré vne maladie forte en vn malade qui est foible, il te faut attacher à de foibles medicamens qui surmontent la maladie & la reduisent, & ne rendent aucunement le malade plus foible. Ce conseil marque bien la sagesse de son Auteur, & ce seroit vn grand bonheur, si ceux qui donnent l'Antimoine la connoissoient & s'en vouloient seruir : l'on ne verroit pas si souuent pour de petites maladies donner ce grand medicament, qui fait de grands effets, mais qui sont souuent de grands maux, & les malades foibles surmonteroient leurs maladies, lors qu'ils sont accablez par la force de l'Antimoine.

Enfin pour ayder la nature par l'vsage de l'Antimoine, il le faut preparer suiuant les forces du malade, suiuant la nature du mal, & suiuant la saison en laquelle on le donne. Car il le faut affoiblir pour les foibles, le rendre tantost vomi-

tif sans purger par le bas, & tantost purgatif de l'vne & de l'autre façon, considerant la maladie,& dans sa saison de l'esté il en faut temperer & la chaleur & l'acreté,de mesme qu'Hippocrate en vsoit de son ellebore. Nous trouuons dans ses œuures la pratique de ces preceptes, & nous voyons qu'il a proportionné l'action du vomitoire à la force de son malade, disant *fais luy boire de l'ellebore tout seul, ou le meslant à la decoction de lentilles.* Lib. 2. de morb. Et dans vne autre maladie vn peu auparauant, *il faut guarir ainsi, ayant donné à boire de la decoction de lentilles il faut faire vomir le malade, & s'il te semble à propos il luy faut donner l'ellebore, si le malade peut tout seul, si ce non en mesler vne demy potion à la decoction de lentilles.* N'est-ce pas bien proportionner le medicament à la force du malade? pourquoy n'en fait-on pas de mesme quand l'on fait prendre l'Antimoine? quel mal y auroit-il

de donner du vin emetique dans deux grands verres de ptisane?n'en vomiroit-on pas, & plus facilement, & auecque moins de danger (ie parle pour les delicats) & ne pourroit-on pas faire le boüillon de lentilles pour s'en seruir à cét vsage. Mais se peut-il rien de plus methodique que de rendre vn medicament vomitif seulement, lors que dans vne maladie la diarrhée est dangereuse, comme elle est dans les maladies des poulmons & de la poitrine. C'est ce que nous voyons obserué dans la maladie
Lib. 2. de morb. qu'Hippocrate appelle *pleuma*, où il dit *donne l'ellebore temperé de façon qu'il n'émeuue pas le bas ventre*, ce qui se fait en le donnant temperé dans le vin doux, comme il escrit vn peu apres. Et cela mesme est pratiqué dans l'abscez du poulmon,
Lib. 2. de morb. où il veut *qu'on donne vn medicamēt par lequel le bas ventre ne soit point esmeu*; & peut-on mieux approprier le medicament par la maladie,
que

que de faire vomir & de vuider par le bas ventre par vn seul purgatif, lors que l'humeur regorge dans tous deux, comme Hippocrate fait dans *la maladie liuide*. Et lors qu'il fait des vomitoires de laict, de miel, d'eau douce, de vinaigre, d'origan, de suc de thapsie, d'ers, & de semblables remedes qui aydent à cracher, pour les donner à ceux qu'il veut faire vomir dans les maladies de poitrine, ne fait-il pas bien voir qu'li a égard aux maladies, & qu'on en peut faire de mesme en se seruant de l'Antimoine : car ne pourroit-on pas le donner auecque du miel, du syrop, ou de l'eau miellée, & quand auecque le laict, le miel, le vinaigre & l'eau douce, en place d'origan l'on mettroit le vin emetique, quel mal en arriueroit-il ? ce vin qui porte l'Antimoine est-il plus ennemy du laict, que le vinaigre qu'on y met ? & n'est-ce pas le dessein d'Hippocrate que le vinaigre & l'origan combattans le

miel & le laict,il s'en faſſe dans l'eſtomac vn mouuement qui prouoque à vomir ? la contrarieté des alimens dans l'eſtomac ne cauſe-t'elle pas nausée ; & le vomiſſement ſe fait-il que par vn contraire que l'eſtomac veut repouſſer? ne ſçait-on pas que pour faire vomir par l'vſage des alimens,Hippocrate donnoit des alimens doux & ſalez ,gras,vnctueuz, aigres, amers, & faiſoit boire en les mangeant du vin doux,du vin verd,du vin blanc, du vin aſtringeant, afin que de tout ce meſlange il s'en fiſt vn combat qui cauſa le vomiſſement ? & ne voyons nous pas ordinairement qu'apres ces grands feſtins où la quantité des ragouts meſle le doux, l'aigre , l'amert, le ſalé & le gras enſemble , ceux de qui l'eſtomac eſt foible deſgorgent ce repas,apres en auoir eſté trauaillez?Enfin croit-on que dans l'eſté l'oxyerat ne fuſt pas meilleur à faire infuſer l'Antimoine : Hippocrate en donnoit l'eſté

l'esté aux bilieux pour les faire vomir, Ruland faisoit son eau benite auecque le jus de limon ? que trouue-t'on là de mauuais? & pourquoy n'en vse-t'on pas? faut-il renuerser la methode parce qu'on veut vser d'vn remede nouueau? n'est-ce pas la mesme nature ; ne sont-ce pas les mesmes corps ; & ce medicament n'agit-il pas comme les autres? que ceux qui donnent l'Antimoine ouurent icy les yeux, quils reconnoissent leur abus & qu'ils reçoiuent la doctrine & la methode d'Hippocrate, pour leur seruir de guide ; ils y trouueront de la certitude, ils éuiteront les dangers, ils soulageront les malades, & sçauront ce qui se peut faire par l'vsage de l'Antimoine. Ie leur en dirois dauantage, si ie n'auois escrit ailleurs des vomitoires : mais c'est assez pour le vulgaire, il faut venir à la saignée.

Le feu est si bien le symbole de l'immortalité & de la vie, que Dieu

dans l'ancien Testament prist la ressemblance du feu pour feu pour se faire voir à Moyse, mais d'vn feu qui ardoit & ne consommoit point, pour luy faire sçauoir l'immortalité de cét Estre, qui luy commandoit d'annoncer, disant *celuy qui est m'a enuoyé vers vous.* Et les Payens qui depuis la nature sont remontez à son Auteur par les degrez de la nature mesme, ont pensé que Dieu est vn feu, & l'ont appellé *Zeus* qui signifie feu ainsi que le veut Heraclite, selon quelques-vns la vie ou la ferueur qui anime toutes les choses. C'est ce qui fait que quelques Philosophes croyans que l'ame n'est qu'vne estincelle de ce feu, ont estendu son immortalité si loin qu'ils sont venus à la metempsycose, qu'on fait passer pour ridicule : & qu'ils ont creu que le feu est l'ame du monde pat laquelle tout vit, & n'ont fait de tout l'Vniuers qu'vn animal, de qui l'ame commune informe

Exod. 3. 14.

forme ce qui vit & ce qui est priué de vie. Mais nostre sçauant Hippocrate qui connoissoit la nature de l'homme & la nature vniuerselle, fait le discernement de cette ame commune, & de l'ame qui luy est propre, & fait que l'ame vniuerselle est comme vne seruante sousmise à l'ame raisonnable. Car (dit-il) *la puissance de connoistre de l'homme*, (qu'il appelle *gnome*) *est implantée dans le ventricule gauche du cœur, & preside à l'autre ame*. D'où il nous donne la raison parce que *cette puissance de connoistre qui ne paroist pas, connoissant les choses qui paroissent, passe de l'enfant à l'homme, & connoit du present ce qui doit arriuer*. Et appellant cette puissance, tantost chaleur & tantost feu, il veut qu'elle soit immortelle, qu'elle domine dans le corps, & qu'elle agisse sans repos. Voicy son sentiment. *Ce que nous appellons chaleur me semble estre immortel, connoistre, & voir, & oüir toutes*

Lib. de corde.

Lib. 1. de diæta.

Lib. de carnib.

toutes choses, & sçauoir tant toutes les choses qui sont, que les choses qui doiuent estre. Et ailleurs proposant trois mouuemens de feu qui se font dans le corps humain, il d'écrit sous le nom de feu l'extention de l'ame de l'homme, qui se fait dans les sens externes, & dãs l'interieut du corps.

Lib. 1. de diæta. *Le feu* (dit-il) *tres chaud & tres fort qui domine tout, administrant toutes choses selon la nature, qu'on ne peut ny oüir, ny voir, ny toucher; en luy est l'ame, la raison, la prudence, l'accroissement, le mouuement, la diminution, le changement, le sommeil & les veilles: Il gouuerne en tout toutes choses, & cecy, & cela, sans iamais se reposer.*

Lib. de Insom. Car *l'ame veille & lors qu'elle sert au corps elle n'est pas à elle mesme, mais elle distribue quelque chose de soy à chaque partie du corps. C'est à sçauoir aux sens de loüie, de la veuë, & de l'attouchement, au marcher, à l'action, & elle est toute la connoissance du corps, mais elle n'est pas la connoissance de soy-mesme.*

mesme. Or quand le corps se repose, l'ame se remuë, & s'insinuant dans les parties du corps regit sa propre maison. Et quand ce grand genie s'efforce de nous découurir quelle est cette chaleur qu'il appelle immortelle, il nous décrit ainsi vn feu spirituel. *Lors donc que toutes choses estoient troublées, la plus grande partie de cette chaleur immortelle s'est placée à la tres haute circonference, & me semble que cela les anciens l'ont appellé athera.* Cette maniere de parler ne sent-elle pas la Genese; & peut-on s'éleuer plus haut par la lumiere naturelle? n'est-ce pas bien décrire le Chaos d'où Dieu fist sortir la lumiere, que de dire qu'alors toutes choses estoient troublées? & n'est-ce pas placer la chaleur immortelle où Moyse nous dit qu'estoit l'esprit de Dieu, de luy faire occuper la tres haute circonference : puisque *l'esprit de Dieu estoit espandu par dessus les eaux, &* & que les eaux estoient dessus le firma

Lib. de carnib.

Genes. 1. 2.

firmament. Il ne manque à cela, faisant sortir l'ame immortelle de cette chaleur ætherée, que de dire comme Moyse, qu'elle est l'esprit de vie que Dieu a inspiré à la face

Genes. 2. 7. de l'homme. Car il a pris si haut la source de l'ame immortelle, qu'il est bien facile à conclurre, que cette ame de l'homme tire du Ciel son origine. Mais quand il cherche le lieu qui tient cette chaleur attachée à nostre corps, il propose vn milieu qui est vne ame vniuerselle (que nous appellons *les esprits*) qui ressemble à l'ame immortelle en ce qu'elle est imperceptible & qu'elle ne se corrompt pas, & qui ressemble au corps en ce qu'elle est mortelle & qu'elle est du feu & de l'eau (connoissant qu'il faut qu'vn milieu participe des deux extremes.)

Lib. de corde. *Car* (dit-il) *elle ne se nourrit pas du boire & du manger qui vient du bas ventre, mais de la quintessance pure & lumineuse qui est faite de la depuration du sang.* Où l'on

doit

doit remarquer que le mot de nourrir signifie entretenir, ou conserver (comme lors qu'il dit que la chaleur se nourrit dans le corps par vn froid moderé.) Et quant a cette quintessence qui entretient l'ame dans nostre corps, & qu'il appelle *vne autre ame*, & nous vn instrument d'où l'ame se sert pour agir, il la décrit en cette sorte. *Dans l'homme rampe vne ame qui a la temperature du feu & de l'eau, & est vne partie du corps humain*, & vn peu apres, *& cette ame de l'homme rempe dans tout animal qui respire, & veritablement dans tout homme & jeune & vieil, mais s'augmente en tous differemment.* L'on n'auroit pas compris comment cette ame rampe & d'où elle procede, s'il ne s'en expliquoit ainsi parlant des veines & des arteres. *Sont les sources de la nature humaine, & de là des fleuues par tout le corps arrousent tout ce que l'ame habite, & ces fleuues portent la vie à l'homme, & quand ils*

Lib. de carnib. & Lib. de nat. pueri.

Lib. 1. de diæta.

Ibidem.

Lib. de corde.

ils sont dessechez, l'homme meurt.
Lib. 1. de diæta. C'est ce qui luy fait dire aussi que *les corps qui peuuent nourrir plusieurs ames sont les plus forts, les ames s'en allans ils sont plus foibles.* Tout cela pourroit faire croire que le sang est cette âme qui est portée par tout le corps, s'il ne l'éclaircissoit ainsi.
Lib. de carnib. *Il y a beaucoup de chaleur dans les veines & dans le cœur, & le cœur contient l'esprit, parce qu'il est la plus chaude des parties de l'homme. Or il est facile de comprendre que l'esprit est la chaleur.* Il faut pour entendre cecy supposer ce qu'on voit dans tous les escrits d'Hippocrate, sçauoir que sous le nom de veine les arteres y sont comprises, & que l'esprit du cœur est distribué par l'artere, ainsi qu'il l'affirme en
Lib. de carnib. ces mots. *L'artere a plus de chaleur que la veine caue, & distribue l'esprit:* Mais il nous dit que cét esprit est la chaleur, afin que nous croyons
Ibidem que c'est de luy qu'il dit *& cette chaleur donne le mouuement à tout le corps*

corps & à toutes choses. Par où nous connoissons que c'est vne ame vniuerselle, qui dans le sang donne le mouuement; dans les os, dans les dents, dans les ongles, & dans les cheueux donne l'accroissement, qui est la vie vegetale. Et dans tout le reste du corps donne le mouuement, le sentiment, & la vertu de croistre, qui est ce qu'on appelle vie. C'est ce qu'il veut signifier quand il dit parlant des vaisseaux; que *ces fleuues portent la vie à l'homme.* Car ils portent le sang, & distribuent les esprits. Or cette chaleur naturelle qui est vne ame vniuerselle tantost nous l'appellons la chaleur implantée, tantost la chaleur influente, suiuant qu'elle est dans les parties fixes, ou qu'elle roule dans les veines: & nous sçauons qu'elle s'écoule du masle & de la femelle, qu'elle se mesle & se confond pour faire l'ame du fœtus, & se fixe dans ses parties pour y planter le principe de vie. C'est pourquoy

Lib.1. de diæta. Ibidem. pourquoy Hippocrate dit, *si quelqu'vn ne croit pas que l'ame se mesle à l'ame, il est fol.* Et passant plus auant dit, que *d'vne ame diuisée il s'en fait plus & moins, de plus grandes & de plus petites.* Ce sentiment est fort conforme à ce que nous voyons dans l'Escriture Saincte, quand Dieu commanda à Moyse de deffendre à son peuple, qu'il ne mangea pas le sang des animaux. Leuit.17. 14. *Pource* (dit-il) *ay-je dit aux enfans d'Israël vous ne mangerez le sang de nulle chair: car l'ame de toute chair est au sang.* Non pas que le sang soit leur ame, mais les esprits contenus dans le sang. *Car le sang n'est pas chaud de sa nature, ny aucune sorte d'eau, mais il est eschauffé.* Et n'est humeur (i'enteus dire liquide) que par la chaleur des esprits. Voicy ce qu'en croit Hippocrate. *Et la manque que l'humidité est le chaud, si quelqu'vn veut couper le corps d'vn homme en quelle partie que ce soit, il en découlera du sang chaud, & pendant*

dant qu'il ſera chaud, il demeurera humide, mais apres qu'il ſera rafroidy par le froid qui eſt en dedans & celuy qui eſt en dehors, il ſe fera vne peau & vne membrane. C'eſt donc cette chaleur des eſprits, & qui le rend liquide, & qui le pouſſe par le corps: & l'on ne peut vuider le ſang ſans eſpuiſer cette chaleur, ny l'on ne peut eſpuiſer la chaleur, ſans qu'on oſte la vie, & qu'on détruiſe l'animal. Voilà la regle generale où l'on doit meſurer les frequentes ſaignées, & qui m'a donné lieu à rapporter tant de paſſages pour l'établir plus fortement, & pour montrer à ceux qui ne liſent pas Hippocrate, qu'il eſt plus éclairé que tous les autres Medecins, & que ſon ſentiment merite bien d'eſtre ſuiuy, puis qu'il a ſi bien connu l'homme. Mais il n'eſt point de verité à qui l'abus ne donne quelque atteinte, cette-cy n'en eſt pas exempte, l'on oppoſe pour la combattre qu'il faut vuider le mauuais ſang qui eſt la

cauſe

cause de la fiévre, & qu'il faut de cette façon esteindre le brasier qui s'allume dans les vaisseaux. Cela est bien pensé, mais il faut mieux l'executer : qu'appelle-t'on le mauuais sang, est-ce vn sang corrompu ou vn sang meslangé ? car si c'est vn sang corrompu, il est tout corrompu, ou il ne l'est seulement qu'en partie ; s'il est tout corrompu, ce n'est donc plus du sang, & l'homme ne sçauroit plus viure; s'il n'est corrompu qu'en partie, ce qui est corrompu se separe du sang n'estant plus de mesme nature, & par la chaleur de la fiévre le sang pousse dehors cette matiere corrompuë, comme le vin se purifie par vn boüillonnement commun à toutes les autres liqueurs qui ont receu quelque meslange. Ainsi l'on ne doit pas espuiser tout le sang des veines pour en tirer ce qui est corrompu, puisque en vuidant le mauuais sang l'on vuide aussi le bon, & l'on épuise les esprits qui peu-

uent

uent separer ce qu'il y a de corrompu, & seruir à faire du sang en place de cét excrement. Car il est asseuré que vuidant les veines de sang, elles attirent tout pour remplacer ce que l'on vuide, & que les parties naturelles où le sang se doit faire (manquans d'aliment & d'esprits par lesquels elles se nourrissent, & par lesquels elles cuisent le sang) attirent mille cruditez d'où elle font vn sang si crud, & meslé de tant d'eau, qu'il s'en fait des hydropisies, que les jambes en enflent aux malades, & qu'ils ont des grandes sueurs. Et quoy qu'en cét estat le sang paroisse plus vermeil, il n'en est pas meilleur, mais il en est plus détrempé, & ce qu'il a d'impur est si bien meslé dans la masse, qu'il semble que tout est de sang. Cela se voit par trois experiences qui se font en tirant du sang. L'vne est que le tirant dans l'eau il paroist de belle couleur, parce qu'il est bien détrempé, & que lors

qu'il sera froidit, ce qui n'a pas de fibre n'aura pas changé de couleur. L'autre est que si le sang ne rejaillit pas fortement, mais qu'il ruisselle sur le bras, & ne tombe que goute à goute, il paroistra fort beau dans la palette, mesme estant rafroidy: Parce que tombant lentement les esprits s'euaporent, & le sang se gele si tost, que le pur & l'impur estans confondus dans la masse demeurent meslangez & ne peuuent se separer, ce qui fait que ce sang paroist tout de belle couleur; parce qu'vn peu d'impureté également meslée demeure imperceptible, qui seroit beaucoup connoissable, si elle estoit separée du sang, & si elle nageoit dessus. Mais cela paroist mieux par la troisiéme experience, qui est qu'vne goute de sang estant tombée sur le bord du plat, paroist de fort belle couleur, quoy que ce qui est dans le plat semble du sang pourry: parce que les esprits d'vne seule goute de sang sont aussi

auſſi-toſt euaporez, & que le froid exterieur, tant de l'air que du plat, a déja conglé toute cette goute de ſang, que le ſang qui eſt dans le plat eſt encore boüillant de la chaleur de ſes eſprits, qui trauaillans à ſeparer l'impur comme par vn boüillonnement, en eſleuent vne partie qui paroiſt ſur le ſang, & font tomber au fond ce qu'il y a de plus groſſier. Ceux qui verront le ſang qui n'a coulé que goute à goute diront-ils c'eſt du mauuais ſang? ou ceux qui verront cette goute deſſus le bord du plat apres qu'on a vuidé la maſſe, connoiſtront-ils ſi c'eſt du mauuais ſang? mais bien plus, ſi l'on leur apporte le ſang d'vne perſonne ſaine, qui ſoit couuert d'vne pellicule liuide & de couleur de pus, diront-ils que ce ſoit le ſang d'vne perſonne ſaine? au contraire ils diront voilà du ſang qui eſt gaſté, & s'il falloit enſuiure leur aduis, on en eſpuiſeroit les veines. Car l'on voit des per-

ſonnes ſaines d'vne ſanté entiere de qui le ſang ne paroiſt point vermeil lors qu'il eſt rafroidy, quoy qu'on en tire pluſieurs fois. Il faudroit donc leur tirer tout le ſang puis qu'il eſt tout comme cela (s'il eſt vray qu'il ſoit corrompu, & qu'il faille tirer tout le ſang qui eſt corrompu.) Ne voit-on pas par là que ſous le nom de mauuais ſang l'on veut autoriſer la frequente ſaignée ? & que ny le ſang n'eſt mauuais pour paroiſtre au deſſus liuide, ou d'vne autre couleur que le rouge de vermillon, ny bon parce qu'il paroiſt rouge : mais qu'il eſt ou bon ou mauuais par vne autre raiſon d'où ie parleray en ſon lieu. Et ne connoit-on pas que ce ſang là n'eſt pas mauuais, puis qu'il conſerue la ſanté, & qu'il ſuffit à tout ? ne ſçait-on pas que le ſang corrompu fait auſſi-toſt des maladies, & que la chaleur le ſepare ? le pourpre, les charbons, les bubons, & tous les abſcez qui naiſſent de la peſte

peste font-ils pas voir que le sang corrompu est expulsé par la nature? & l'on sçait par experience qu'il en faut peu tirer dans les maladies pestilentielles; pourquoy donc saigner tant de fois? mais l'on répond qu'il n'est pas corrompu de la derniere corruption, qu'il n'est seulement qu'alteré? cela ne conclud pas qu'il le faille tirer. Car s'il est alteré par la chaleur & par la secheresse, il est changé en bile (i'entends la jaune ou la noire,) & s'il est alteré par le froid & l'humidité, il degenere en pituite: c'est la doctrine d'Hippocrate. Or pour separer ces humeurs il ne faut pas saigner. Et s'il est alteré par vne corruption qui separe les parties dissemblables, l'alteration le purifie, comme dans la rougeole, & dans la petite verole, & la saignée en empesche l'effect. L'on voit donc que c'est vn abus d'appeller ce sang corrompu, & encore vn plus grand abus d'en tirer tant de
Lib. de affect.

fois ſous vne ſi foible raiſon. Mais ſi le mauuais ſang eſt vn ſang mélangé d'humeurs, pourquoy n'oſter pas ce meſlange par les medicamens qui purgent les humeurs? pourquoy n'attendre pas que la nature les ſepare quand elle trauaille à les cuire ? & pourquoy ſaigner tous les iours tant qu'il y a de la chaleur ? Ie ſçay bien qu'on me répondra que c'eſt pour rafraichir: mais il ne faut pas rafraichir juſqu'à eſteindre la chaleur, ny rafraichir en vuidant les eſprits l'ors qu'on a beſoin de chaleur pour cuire les humeurs, & pour les ſeparer par vn boüillonnement (que nous appellons vne criſe.) Ce n'eſt pas l'intention que doit auoir le Medecin, il doit prendre garde de nuire, & ſçauoir ayder la nature: Ie m'en uay demonſtrer comment.

Si l'on conſideroit ce que nous enſeigne Hippocrate, l'on ne feroit pas tant de ſaignées mal à propos, les corps ſeroient plus conſeruez, l'on

l'on connoſtroit mieux la nature, l'on verroit arriuer les criſes, & l'on les prediroit par la methode qu'il nous a laiſsée. Mais l'on ne conſidere plus que le nom d'Hippocrate, ſa doctrine paroiſt ridée ſous vn diſcours ſi rude & ſi concis, elle n'a pas le viſage à la mode, elle n'aggrée pas ! c'eſt aſſez qu'on ait du reſpect pour le nom de l'Auteur ſans en conſiderer l'ouurage. En effet le temps eſt changé, l'on ne meſure plus par l'arcturus & les plajades les quatre ſaiſons de l'année, l'on les meſure par des mois, & le chaud & le froid en font toute la difference. L'on ne vit plus comme les autres fois, que ſçait-on aujourd'huy ce que les Medecins anciens appelloient en leur temps viande, ptiſane, humet, & ſuc ? ce n'eſt pas ce d'où nous vſons, auſſi ne ſçait-on plus en quoy il y a de la peine de ſupporter ces alimens: on a d'autres moyens de viure, on a d'autres loix pour guarir, d'où l'on

ſe ſert ſous le nom d'Hippocrate, mais non pas ſelon ſa methode: enfin nous ſommes d'autres hommes. Voilà comment l'on eſtablit l'abus & la Medecine à la mode ! mais le Soleil & les autres planettes ont-ils changé leur mouuement ? les cieux ont-ils changé de place ? les elemens ſont-ils pourris, & la terre qui nous nourrit a-t'elle changé de nature? d'où vient donc tant de mauuais ſang ? eſt-ce que nous mangeons de plus mauuais alimens qu'autre fois ? au contraire ; jamais on n'en a mangé de ſi bons ! eſt-ce que nous auons plus de ragouts que les anciens ? non, car anciennement l'on en faiſoit de plus mauuais, & plus que nous n'en faiſons pas : eſt-ce qu'ils ne ſe ſaouloient pas, comme on fait aujourd'huy? encore plus : pourquoy donc en ce temps les Medecins changent-ils leur methode; eſt-ce qu'ayant changé d'habit, l'on a changé de corps & de nature ? tout cela demontre l'abus.

l'abus. Et ce que nous voyons toutes les mesmes maladies, & les mesmes euenemens : ce que les Medecins du depuis le temps d'Hippocrate se sont seruis de sa methode, ont reconnu les mesmes mouuemens, & ont veu arriuer les crises; n'est-ce pas vne bonne preuue de la doctrine d'Hippocrate, & de l'abus qu'on introduit? peut-on mieux soûtenir vne verité reconnuë, que par l'autorité, par la raison, & par l'experience? & peut-on mieux faire voir vn abus qu'on a demonstré par raison, que par l'euenement qu'on a predit auparauant? l'on trouue tout cela dans la doctrine d'Hippocrate contre l'abus de la saignée; en voicy le passage qui seruira de regle à tout ce que i'en ay à dire. *Vous saignerez dans les affections aiguës, si la maladie paroist vehemente ; & si ceux qui en sont detenus sont dans la vigueur de l'âge, & s'ils ont de la force. Si donc c'est vne squinance, ou*

Lib. de diæta acut.

ou quelque sorte de pleuresie, purgez aussi par les crachats. Mais s'ils paroissent plus foibles, & si vous auez tiré beaucoup de sang, il se faut seruir de clysteres tous les trois iours, iusqu'à ce que le malade soit en seureté, & qu'il ait besoin de la faim. Les Hypochondres enflammées, les tentions du diaphragme qui ne sont point causées par l'oppression de la respiration : ou la difficulté de respirer assiduë, qui oblige de se tenir droit, & qui ne fait point cracher, sans que pourtant on ait du pus dans la poitrine, mais qui suffoque par vne oppression de respiration : & principalement les grandes douleurs de foye, & les pesanteurs de la ratte: & tant les autres inflammations que les grandes douleurs qui se font au dessus du diaphragme : & les collections des maladies ne peuuent point estre guaries si quelqu'vn entreprend premierement de purger. Mais la saignée doit preceder en ces maladies.

Ie ne changeray rien à l'ordre de

ce paſſage pour ſuiure mon deſſein, comme i'ay déja commencé: Il ſe trouue fort à propos, que le commencement propoſe ce qu'il faut obſeruer pour ne pas nuire à la nature, & que la ſuite enſeigne au Medecin de qu'elle façon il doit ayder la nature par l'vſage de la ſaignée. Il ne me reſte ſeulement que de le rendre clair, afin qu'vn chacun le comprenne, & qu'on puiſſe éuiter l'abus de la ſaignée, qui fait tant de mal en ce temps.

Ie croy que c'eſt vne bonne methode de meſurer la grandeur du remede à celle de la maladie, la raiſon qui meſure tout, trouue cette meſure iuſte, Hippocrate l'a pratiquée & en a fait vn aphoriſme apres en auoir veu l'vſage. Mais comme il eſt trop general, il l'a rendu particulier ſur le propos de la ſaignée en nous diſant *vous ſaignerez dans les affections aiguës.* Car puiſque la ſaignée eſt vn grand re- Aph. 6. ſect. 1.

 mede,

mede, elle ne conuient bien qu'aux grandes maladies, qui sont des affections aiguës: & ce n'est pas en vser sagement, de s'en seruir à tous momens, & pour des petits maux. Ie ne m'arreste pas à rapporter la difference entre affection & maladie: Ie ne fais pas vne leçon mais vn simple auertissement. Il suffit de faire sçauoir qu'on les appelle aiguës, quand l'on connoist dans leur mouuement la promptitude & la violence; & si l'on en veut dauantage, voicy ce qu'en dit Hippocrate. *Ie loüerois fort le Medecin qui dans les maladies aiguës, qui tuent la plusparț des hommes, excelleroit par dessus les autres. Or voicy les maladies que les anciens appelloient aiguës, la pleuresie, la peripneumonie, la phrenesie, la lethargie, la fiévre ardente, & les autres maladies qu'elles comprennent, entre lesquelles les fiévres qui sont entierement continuës tuent.* Par lesquelles il comprend les meladies de la teste,

Lib. de diæta acut.

celles de la poitrine, celles des Hypochondres, & les maladies des veines, comme ie feray voir à la suite de ce discours. Il commande donc de saigner, si les parties principales sont attaquées de maladie; & si la maladie est prompte & vehemente, qui est ce qu'on appelle aiguë, à cause du danger de mort: car elles tuent la pluspart des hommes. D'où ie conclus pour sa methode, contre ses ennemis, qu'il n'abhorre pas la saignée; puisque suiuant cette maxime, l'on peut déja saigner pour tous les accidens mortels qui suruiennent aux maladies, tels que sont les grandes douleurs & les inflammations: mais qu'il mesnage mieux le sang & la vie des hommes, qu'on ne fait en ce temps, & qu'il faut suiuant sa methode ne saigner qu'au besoin, pour ne pas nuire à la nature; & que le besoin se mesure par la grandeur de la maladie..

Il est si vray que pour tirer du

sang il en faut vne grande cause, dans le sentiment d'Hippocrate, qu'apres auoir commandé de saigner dans les affections aiguës (qui sont apparemment l'inflammation & la douleur.) Il donne encore des conditions que l'on doit obseruer, & sans lesquelles on pourroit nuire : d'où la premiere est celle-cy. *Si la maladie paroist forte.* Car ce n'est pas assez d'auoir vne affection aiguë, il faut encore qu'elle soit jointe à vne forte maladie, & pour vne grande douleur, ou vne inflammation l'on ne doit pas tirer du sang, sans regarder (comme veut Hippocrate) *si la maladie paroist forte, & si ceux qui en sont detenus sont dans la vigueur de l'âge, & s'ils ont de la force.* Parce qu'autrement il est plus à propos de s'abstenir de la saignée, suiuant ce sentiment, & les raisons que j'en vay rapporter.

Lib. de nat. hum. Dans la doctrine d'Hippocrate l'on appelle maladies *fortes, grandes, vehementes, aiguës* les maladies des

parties

parties que nous appellons nobles, & qu'Hippocrate appelle fortes, ainsi qu'il appert par ces termes. *Or les maladies des parties tres fortes sont tres aiguës : car si les maladies s'arrestent là d'où elles prennent naissance, vne partie forte estant affectée, il faut que tout le corps soit malade.* D'où il est aisé à conclurre, qu'il faut faire saigner pour ces grands accidens ausquels tout le corps compatit, & non pas pour des petits maux, ny pour ceux d'vne partie simple, où il n'y a pas du danger comme dans les parties nobles, & par cette raison l'experience nous fait voir qu'on peut guarir l'erysipele sans y employer la saignée ; quoy qu'elle soit vne espece d'inflammation, d'où le mouuement est fort viste & la chaleur fort vehemente : & chacun sçait que Galien qui s'estoit beaucoup relasché dans l'vsage de la saignée, n'en vsoit pas pour vne erysipele. Mais quand l'erysipele Lib. 14. meth.

est

eſt dans vne partie noble, alors eſtant conjointe à vne grande maladie, elle demande la ſaignée: parce que les maladies qui naiſſent d'vne des parties nobles du corps ſont grandes, & ſe communiquent à toutes les autres parties: de meſme on ne ſaignera pas pour vne douleur de colique, & l'on n'y trouuera pas du ſoulagement, ſi ce n'eſt que les parties nobles compatiſſent à la douleur: tant il eſt vray que ces grands accidens ne demandent pas la ſaignée, ſinon parce qu'ils ſont conjoints à vne grande maladie, ou que le corps eſt plethorique, comme il arriue aux jeunes gens, qui ont beaucoup de ſang & beaucoup de chaleur.

Vn des plus grands ſujets qui donne liberté à ſe ſeruir de la ſaignée, c'eſt la jeuneſſe des malades, d'où vient qu'Hippocrate remarque, *s'ils ſont dans la vigueur de l'âge.* Parce qu'ils ont les affections plus fortes, qu'ils ont plus de

de sang que les autres, qu'ils ont plus de chaleur, & qu'ils en sont beaucoup plus forts. C'est ce qu'Hippocrate nous dit des maladies de la poitrine, qui sont les plus aiguës & les plus dangereuses de toutes les maladies. *D'autant (dit-il) qu'au jeune les affections sont plus vehementes, & qu'il ne crache pas assez, les fiévres sont plus aiguës & plus frequentes, & les douleurs arrivent plus aiguës, tant de la partie qui souffre que du reste du corps: parce que les veines sont tenduës & pleines de sang.* C'est pourquoy les hæmorrhagies sont si frequentes aux jeunes gens, & c'est aussi par cette raison que les femmes, qui ont naturellement du sang superflus, ont tant de grandes maladies lors qu'elles ne sont pas reglées, si l'on ne leur tire du sang. Mais parce que toutes les jeunes gens n'ont pas cette vigueur de l'âge, ny mesme du sang superflus, Hippocrate veut qu'on obserue dans

Lib. 1. de morb.

les

les rencontres perilleuses, si les jeunes personnes ont la vigueur de l'âge, & si elles sont fort sanguines. Nous en voyons vn bel exemple pour les femmes qui sont dans les douleurs de l'enfantement, desquelles l'on est asseuré qu'elles ont du sang superflus ; puisque dans leur accouchement, & quelque temps apres, elles en doiuent beaucoup perdre : & neantmoins Hippocrate commande que pour leur faire vne saignée, on voye si elles sont sanguines, encore mesme qu'elles soient jeunes, & qu'il ait dit ailleurs, que *les jeunes pour la plusspart sont plus humides que les autres, & ont beaucoup de sang* ; & veut aussi que quoy qu'elles soient jeunes, on considere encore si elles ont cette vigueur de l'âge. Il s'en explique de la sorte, *si la femme grosse est detenuë long temps & ne peut pas enfanter, mais souffre plusieurs jours les douleurs, qu'elle soit jeune, & dans la vigueur, & qu'elle ait*

Lib. de nat. mul.

Lib. 1. de morb. mulie.

ait beaucoup de ſang, il faut luy ouurir la veine au pied, & tirer du ſang conſiderant les forces Nous rencontrons dans ce paſſage toutes les conditions qu'Hippocrate veut qu'on obſerue pour faire vne ſaignée à propos. Il y a grande maladie, parce que tout le corps qui compatit à la matiere, ſouffre dans vn enfantement qui eſt long & penible: les affections en ſont aiguës, qui ſont des douleurs vehementes: la perſonne malade eſt jeune, & dans la vigueur de ſon âge: & l'on ne luy tire du ſang qu'à la meſure de ſes forces. Par là l'on peut connoiſtre que la pratique d'Hippocrate s'ajuſte bien auecque ſes preceptes, & ie pourrois rapporter en ce lieu pluſieurs autres paſſages, où l'on rencontreroit vne meſme conformité, ſi celuy-cy ne ſuffiſoit, pour conclurre auecque Hippocrate, qu'il faut que le malade ſoit dans la vigueur de ſa jeuneſſe, pour le ſaigner ſans nuire à la nature: Aph. 14. ſect. 1.

& la raison en est, parce qu'estant enfant, il a besoin de sang pour son accroissement, & que pour conseruer ses forces il a besoin de ses esprits, alors qu'il est âgé, & qu'il tombe dans la vieillesse. *Car les vieillards sont froids & humides, parce que le feu s'en est allé, & l'eau est venuë.* C'est à dire ce feu, ou cette chaleur naturelle qui consiste dans les esprits, & qui fait la force de l'homme à laquelle on doit regarder.

Lib. 1. de diæta.

Puis qu'Hippocrate nous asseure, que les corps qui peuuent nourrir plusieurs ames sont les plus forts, & qu'ils sont affoiblis lors que ces ames se separent, & qu'il nous dit que les vieillards sont foibles parce que le feu se retire : Il ne faut pas douter, que ce qu'il appelle force ne soit la chaleur naturelle, qui coulant dans le sang est appellée esprits, & qu'il appelle aussi des ames, comme ie l'ay fait voir. C'est pourquoy connoissant

que

que ces esprits sont épuisez à mesme proportion que l'on fait escouler du sang, il veut mesurer la saignée à la quantité des esprits, qui sont dedans le sang, mesme lors que le sang abonde, comme quand il est retenu aux femmes dereglées: ce qu'il nous escrit en ces termes. *Ce qui est selon la nature cessant, il faut tirer du sang des bras, de tous deux, si la personne est forte, & si elle est plus foible de l'vn des deux, où il suffit.* Cela fait qu'il permet de saigner vn hydropique *s'il est dans la vigueur de l'âge, & s'il a de la force.* Et que considerant l'habitude du corps, la saison, l'âge, la couleur, par lesquels l'on connoit l'abondance de la chaleur, si la douleur est vehemente il permet de saigner dans la pleuresie, iusqu'à defaillance; non pas en plusieurs fois, mais par vne seule saignée, ce qui est bien moins dangereux: d'autant que cette defaillance qui suit vn nombre de saignées, se fait

Lib. de sterilib.

Lib. de diæta acut.

Lib. de diæta acut.

fait par vn épuiſement qui eſt toûjours la cauſe de la mort, ainſi que l'entend Hippocrate lors qu'il dit que ces fleuues qui portent la vie de l'homme *eſtans deſſechez l'homme meurt*, & que celle qui ſuit vne grande ſaignée, eſtant l'effect du tranſport des eſprits, & non pas de l'épuiſement, laiſſe reuenir le malade, quand le ſang eſtant arreſté il s'en fait vn reflus au cœur, qui reſtablit ſon mouuement, & redonne la vie à l'homme, que ſon eſlognement auoit miſe en ſuſpend. Ce ſentiment eſt auſſi d'Hippocrate, qui donnant la raiſon d'vne frequente defaillance, dit *ils tombent en defaillance par vn tranſport du ſang qui ſe fait tout à coup:* & nous fait en celà connoiſtre que ce genre de defaillance n'eſt pas toûjours mortel, puis qu'il paſſe & qu'il reuient, en ſorte que ſouuent les malades en ſont atteints. Par là ces grands Seigneurs qui s'autoriſent d'Hippocrate en multipliant

Lib.1. de morb.

la

la saignée, ne trouuent pas où s'appuyer, puis qu'il saignoit iusqu'à la defaillance qui se fait par vn transport, & non pas par épuisement, & qu'il ne pratiquoit cette maniere de saigner que dans la seule pleuresie, où elle n'est pas dangereuse : parce que tout le sang accourant à l'inflammation qui est faite dans la poitrine, reuient par là facilement au cœur, quoy qu'il en ait esté distraict, & qu'il ne s'en seruoit dans aucune autre maladie, parce qu'il a connu que *l'extraction du sang qui se fait tout à coup est nuisible à la nature*: D'où vient qu'il establit pour vne maxime asseuré, que *de vuider beaucoup & tout à coup c'est vne chose dangereuse, d'autant que le beaucoup est ennemy de la nature.* Il faut donc regarder aux forces de peur de nuire à la nature, & principalement quand elles sont fort mediocres. Car alors l'on connoit vn grand épuisement d'vne bien petite saignée, & l'on se trouue

Sent. 360. coac.

Aph. 51. sect. 2.

trouue bien surpris de voir tomber dans vn abbatement extreme, pour auoir tiré peu de sang, apres auoir fait saigner largement dans de semblables maladies, sans en auoir connu aucun mauuais effect. Mais à ce qu'en dit Hippocrate. *L'on cessera de s'étonner & de craindre, quand l'on sçaura que les ames & les corps sont beaucoup differents entre les hommes & ont plus de vertu.* C'est ce qu'il faut bien reconnoistre pour saigner à propos, & ne pas toûjours esperer que la force de la nature couure vne mauuaise saignée. Mais regardant l'habitude du corps, l'âge & la couleur qui font ces grandes differences, ainsi que l'obserue Hippocrate, se determiner à saigner.

Lib. 1. prædict.

Lib. de diæta acut.

Si la force est vne chaleur, la foiblesse est vn froid qui en est vne priuation, & les corps restent affoiblis lors que cette chaleur se pert, ou petit à petit comme dans les vieillards, ou tout à coup comme

comme aux accablemens qui ſe font par des humeurs froides. C'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate veut qu'on regarde à la foibleſſe des malades, pour en conſiderer le deffaut de chaleur qui deffend de tirer du ſang. D'autant que la* chaleur eſtant la meſure de la ſaignée, le froid qui en eſt vn deffaut eſt la deffenſe de ſaigner. Hippocrate l'entend ainſi quand il nous dit, *qu'il eſt mal de ſaigner dans le grand froid qui eſt ſuiuy d'vn aſſoupiſſement profond*, & quand il adioute de plus qu'à *ces malades aſſoupis apres vn rafroidiſſement, encore qu'ils ne ſoient pas ſans fiévre, la ſaignée leur nuit, & ſemblans eſtre mieux ils meurent.* D'où nous pouuons dire qu'ils meurent parce que la ſaignée nuit, & qu'elle nuit en eſpuiſant la chaleur, qui pourroit ſurmonter cette humeur d'où eſt fait l'aſſoupiſſement. Mais ce n'eſt pas aſſez, encore qu'Hippocrate l'ait dit, & qu'on en voye l'experience;

Sent. 343. coac.

Sent. 491. coac.

rience ; Il faut raiſonner pour conuaincre ou ſatisfaire ces eſprits,qui dans vn ſentiment contraire diſent qu'apres auoir ſaigné le malade reuient à ſoy, & qu'Hippocrate le confeſſe lors qu'il dit *ſemblans eſtre mieux* : & que par conſequent c'eſt par l'effect de la ſaignée que le malade eſt reuenu,mais qu'il meurt par l'effort & la vehemence du mal. A cela ie réponds qu'Hippocrate ſçauoit que les malades en reuiennent, & qu'auſſi quelquefois ſemblans d'en eſtre reuenus ils meurent, comme il le reconnoit icy, & que ſi ce retour eſtoit l'effect de la ſaignée, il auroit dit qu'ils reuiennent par là,& n'auroit pas accusé la ſaignée de leur faire du mal, ny il n'auroit pas dit qu'ils ſemblent d'eſtre reuenus, notamment ſi ce faux retour eſtoit abſolument tout ce qu'on en peut eſperer. Il faut donc qu'il ait veu qu'ils reuiennent ſans la ſaignée, & qu'ils peuuent guarir ſi l'on
s'abſtient

s'abſtient de les ſaigner. D'où ie ne doute point, puiſque ie l'ay veu plusieurs fois, & que chacun en peut dire de meſme. Mais s'il en faut venir à raiſonner ſur la ſaignée; peut-elle vuider cette humeur qui cauſe l'aſſoupiſſement, où peut-elle augmenter la chaleur qui le doit combattre, elle qui vuide les eſprits? le ſang qui reſte dans les veines s'échauffe-t'il de l'air qu'on y a fait entrer; & le phlegme qui le ſurmonte ne deuient-il pas plus eſpois quand il a ſenty l'air? à quoy donc peut-elle ſeruir ſinon à cantonner les humeurs de la maladie, qui ſe rafroidiſſans s'vniſſent, & ſont par l'vnion plus fortes qu'elles n'étoient auparauant. D'où vient qu'alors qu'on croit d'auoir échappé le malade, l'humeur reuenant à la charge éteint ce qu'il a de chaleur, & ce qui luy reſte de vie. Cela fait voir que c'eſt vn double mal de faire faire vne ſaignée dans ce froid aſſoupiſſement, apres auoir donné

vn medicament purgatif; puisque c'est introduire dans le corps du malade vn nouuel ennemy, qui se joint à l'humeur d'où est faite la maladie, & vuider la chaleur qui les peut combattre tous deux: car il ne faut pas esperer aucune purgation que par l'ayde de la chaleur, qu'on affoiblit par la saignée. C'est le sentiment d'Hippocrate, qu'il nous donne en ces mots dans vne semblable rencontre. *Et si le sang & tout le corps surmonte en sorte que le malade soit eschauffé, il guarit: mais si le phlegme surmonte, le sang est rafroidy & espoissy dauantage: & si deuenant plus froid & plus espoissy, il s'espoissit entierement, l'homme se rafroidit en dedans, & meurt.* Et pour cela il ne faut pas saigner, de peur que le reste du sang ne soit surmonté de la pituite. Pourtant l'on fait tout le contraire, & la mode est la loy qui en autorise l'abus. Il faut donc s'en tenir à la methode d'Hippocrate qui deffend de saigner

Lib. 2. de morb.

faigner les foibles, & dire que les rafroidis sont compris sous ce nom, tels que sont les vieillards, & ceux que le froid assoupit ou fait tomber d'apoplexie, qui est vn autre mal que l'assoupissement du froid: puisque l'apoplexie n'est que la priuation du sentiment, du mouuement, & des autres fonctions de l'ame, hors seulement de la respiration qui n'est pas toute supprimée, & que dans l'assoupissement l'on sent, l'on entend, l'on raisonne, & pressé l'on se meut, l'on ouure les yeux, l'on s'éueille, l'on connoist, l'on se ressouuient, l'on parle; mais tout cela se fait auec vn tel abbattement, qu'on s'assoupit en le faisant. Que si l'on peut saigner sans nuire dans quelqu'vne des maladies que le vulgaire appelle apoplexie, il faut que ce soit ces malades qu'Hippocrate appelle *aphonous*, qui se portans bien, tout à coup & sans vne cause apparente perdent la voix, ont le visage rouge, les yeux fixes, Lib. de diæta acut.

 les

les bras tendus, les mains & les extremitez retirées & froides, & à qui l'on voit battre les arteres des temples : parce que cette maladie estant faite de trop de sang, l'on ne la peut guarir que par la saignée qu'Hippocrate veut que l'on fasse considerant l'habitude & l'âge : & ce froid des extremitez est vn effect du mal, mais n'en est pas la cause, & ne vient pas du deffaut des esprits, mais du deffaut de mouuement par vne interception des veines, ainsi que le dit Hippocrate. Il ne reste donc rien qui puisse authoriser de saigner les malades foibles.

Il semble que c'est bien assez d'auoir beaucoup tiré de sang quand la maladie cõmence, & que le corps est fort & plein, mais que dans le progrés lors que la nature trauaille, il est fort à propos que le Medecin se contente de vuider par des lauemens, jusques que le malade soit en seureté par vne crise ; ainsi que le veut Hippocrate. Ie ne vois rien qui

Lib. de diæta acut.

qui soit plus raisonnable dans la conduite d'vn malade; puis qu'il est asseuré que la nature le guarit, & que le Medecin donne secours à la nature, lors que dans le commencement il vuide ce qui surabonde. Aussi les Medecins ont toûjours suiuy ce precepte, qu'Hippocrate leur a donné ainsi. *Quand les maladies commencent; s'il paroist qu'il faut mouuoir quelque chose meus le? mais quand elles sont en vigueur, il est meilleur de demeurer en repos.* Et depuis qu'il est fait, il ne s'en est trouué aucun qui ait osé le contredire, tant on l'a connu raisonnable. Il a toûjours passé pour vne methode asseurée, & son Auteur en fait l'application, en donne la raison, & nous en fait voir la pratique en plusieurs endroits de ses œuures. Voicy l'application qu'il en a fait pour la saignée, pour les medicamens, & pour tout ce qui peut apporter quelque changemẽt, *Il n'est pas conuenable hors du temps,*

Aph. 29. sect. 2.

Lib. de diæta acut.

ny de faire de grandes vuidanges des vaisseaux, ny dans la vigueur des maladies & lors qu'elles sont dans l'inflammation, de donner à prendre, ny il ne conuient pas dans toute cette affaire de rien changer ny d'vn costé ny d'autre. Par laquelle nous découurons qu'il y a vn temps de mouuoir, & vn temps qu'il faut s'arrester; comme ie l'ay fait voir au discours du vomissement. Car s'il faut s'arrester lors que la nature trauaille, & que ce soit les iours impairs, ainsi qu'Hippocrate le prouue: il faut cesser aux iours impairs, & c'est ce qu'il entend quand il deffend de saigner hors du temps. Mais parce qu'il poursuit *ny dans la vigueur des maladies ny quand elles sont dans l'inflammation*, l'on connoist manifestement que ce temps deffendu n'est pas toûjours celuy qui est fort proche de la crise, puisqu'outre la vigueur il reconnoist vn autre temps, qui est celuy des iours impairs, ausquels la nature

ſe meut & découure ſon intention: pourquoy les Medecins les appellent des iours indices. Il y a donc deux temps auſquels il n'eſt pas à propos de trauailler auecque la nature, qui ſont les iours impairs, & les iours de la criſe : parce que les vns determinent, & les autres vuident l'humeur d'où eſt faite la maladie. Ces temps eſtoient les guides d'Hippocrate qui le menoient à la nature, & ces iours l'éclairoient pour luy faire connoiſtre l'euenement des maladies, il ſçauoit iuſtement tout ce qu'il deuoit faire dans la conduite d'vn malade, & prediſoit aſſeurement ce qui en deuoit arriuer ; cela le rendoit aſſeuré, cecy luy donnoit de la gloire, & ces deux auantages qu'il auoit deſſus les autres, luy faiſoient obtenir la confience des malades & l'eſtime de tout le peuple. Sa conduite eſtoit aſſeurée, ſes cures reſſembloient à des miracles de nature, & par ſes belles connoiſſances il imitoit ſi

bien le mouuement de la nature, qu'il sembloit d'en estre le maistre. Sa bonne renommée, où les temps n'ont pû faire bresche, nous en porte le témoignage, & nous donne le déplaisir d'auoir perdu ces auantages pour auoir quitté sa methode. En effect voit-on qu'aujourd'huy la methode soit asseurée, qu'on predise l'euenement, qu'on se determine à propos, & qu'vne crise nous asseure la cure d'vne maladie? au contraire? l'on voit vne conduite chancelante, des mouuemens tous déreglez, des prognostics sans fondement aussi bien que sans verité, & tant de crises imparfaites, que l'on auroit besoin pour asseurer vn prognostic, de se seruir des termes ambigus d'où l'on composoit les Oracles. Et tout cela ne vient que de l'abus, qui deliurant du soin d'obseruer le nombre des iours, oste le moyen de connoistre le mouuement de la nature. Car

lorsque

lorſque par vne ſaignée dans l'vn des iours impairs l'on a détourné la nature, elle change ſon mouuement, & ce n'eſt plus la meſme ſuite, mais vn autre deſſein qu'on ne reconnoiſt pas ſi toſt : & ſi par vne autre ſaignée, vn iour de mouuement, elle eſt encore détournée: de ces deux deſſeins imparfaits il en naiſt vne confuſion, qui retarde la maladie & qui trouble le Medecin. De façon qu'il ne connoiſt plus ny le deſſein de la nature, ny les iours qu'elle doit agir, ny la criſe qui ſe doit faire, & n'a pour le guider à paracheuer cette cure, que les accidens qui ſuruiennent; d'où vient que connoiſſant que la maladie s'augmente, & ne ſçachant qu'en eſperer, il reïtere la ſaigné pour abbatre cette chaleur, qu'il croit mal à propos eſtre contraire à ſon malade, ſans conſiderer qu'Hippocrate deffend au Medecin d'apporter aucun changement *lors que les maladies ſont dans l'inflamma-*

tion. Parce que c'est cette chaleur qui cuit, qui separe, & expulse, & qu'il ne se fait point de crise que par la chaleur de la fiévre, qu'on ne peut affoiblir sans retarder la guarison. D'où vient qu'Hippocrate
Aph. 20. sect. 1. nous dit, *ce qui se separe à propos & qui est separé, il ne le faut point remuer ny rien innanter de nouueau, soit par les purgations, soit par d'autres irritations, mais il faut tout laisser*. Parce que la nature agit, &
Lib. 3. de morb. voicy la raison qu'Hippocrate nous en apporte. *Lors que les maladies sont dans l'impetuosité, il faut que le malade & le Medecin cessent les guarisons, de peur qu'il ne se fasse quelque mal.* Or le mal qui s'y pourroit faire, est ou l'effect de la saignée ou de la frequente saignée. Le mal que la saignée fait au temps de la crise, c'est qu'elle trouble la nature, qu'elle empesche son mouuement, qu'elle remesle dans le sang ce qui en estoit separé, & retient ce qui se vuidoit; ainsi il n'y a point

de crise; ou elle est imparfaite, ou la nature se repose en meditant vne recheute, ou le malade meurt, si le mal surpasse ses forces affoiblies par la saignée. Voilà les maux que cause la saignée, mais la saignée souuent reïterée affoiblit en rafroidissant tantost les yeux, tantost les nerfs, tantost le foye, & tantost l'estomac, & tantost épuise le cœur, d'où le malade meurt dans le temps qu'on fait la saignée. Car le sang accourant à l'ouuerture de la veine, retire les esprits des yeux, d'où les humeurs sont espoissies, & ne pouuans plus retourner à leur premier estat, ou la veuë demeure foible, ou l'aueuglement suit. Car *les tenebres deuant les yeux se font à cause du deffaut des esprits.* La substance des nerfs aussi priuée des esprits se condense & s'vnit si fort, que les esprits n'y trouuant plus d'espace pour s'y insinuer, ils demeurent sans mouuement; & cela se fait aux enfans de qui les nerfs estans plus

Lib. de diæta acut.

H 6 mols

mols s'affaiſſent plus facilement, & cauſent des paralyſies, qui ſe font ſelon Hippocrate, *parce que les eſprits ne pouuans pas paſſer, les parties ſeichent.* Le foy qui n'eſt qu'vn ſang figé s'endurcit par le froid de la priuation des eſprits, & comprime ſi fort ſes veines, qu'elles ne donnent plus la liberté du mouuement au ſuc d'où ſe forme le ſang, & ſe rempliſſant d'eau font naiſtre des hydropiſies ou quelque choſe de ſemblable. L'eſtomac fait comme le foy, il ſe reſſerre & ſe condenſe par le deffaut de la chaleur, & eſtant ainſi condensé il ne peut receuoir autãt d'eſprits qu'auparauant : c'eſt pourquoy manquant de chaleur, il ne peut pas digerer l'aliment, & ſouffre des douleurs alors qu'il en eſt ſurchargé. Enfin le cœur ſe ſentant irrité parce qui eſt d'impur meſlé dans la maſſe du ſang, rarefie ſi fort tout le ſang qui eſt dans les veines, & le pouſſe ſi viuement, que le Medecin

Lib. de diæta acut.

Lib. de carnib.

eſt

est trompé par l'apparence d'vne plenitude, & le sang est poussé par l'ouuerture de la veine, jusqu'a ce qu'il soit épuisé. Voilà ce qu'on voit arriuer des frequentes saignées quand la nature est irritée, & qu'elle entreprend vne crise. C'est pourquoy Hippocrate veut que dans la fiévre ardente (quoy qu'on n'aye fait encore aucun remede) s'il paroist des signes de crise, on n'entreprenne rien, mais qu'on s'en fie à la nature. Voicy comme il escrit. *Si vous n'auez pas esté appellé dés le commencement, mais lors que les signes paroissent déja à la langue, il en faut demeurer là jusqu'à ce que les crises soient passées, & que les signes de la langue soient plus benins; & ne donnez ny medicament, ny clystere pour purger iusqu'à ce que les crises soient passées.* C'est vne pratique bien iuste de deffendre pour lors jusqu'aux lauemens purgatifs, parce que la nature agit, qui n'a pas besoin de conseil, & qui sçait d'elle mesme

Lib. 3. de morb.

mesme trouuer les voyes pour guarir le malade. Il faut donc l'imiter & s'arrester dans le temps de la
Lib. de diæta acut. crise, en se ressouuenant que *les fautes sont plus curables qui se font au commencement*, que celles qui se font dans la vigueur des maladies. C'est pourquoy il permet quand la maladie commence de tirer bien de sang: mais apres ces saignées il veut qu'on attende la crise, donnant des lauemens tous les trois iours si le ventre est serré, & si le malade a des forces (car autrement vn suppositoire suffit) hors dans le temps que la crise le tient, *& iusques qu'il soit en seureté* par vne veritable crise, & qu'il doiue souffrir la faim. Voilà ce qu'il faut obseruer pour ne pas nuire à la nature par l'vsage de la saignée; & ce qui fait l'abus qui m'a donné sujet d'écrire. Ie sçay bien que cela est contraire à l'opinion de quelques Medecins modernes: mais ie sçay bien aussi
In lege. qu'il est escrit dans Hippocrate que *l'opinion*

l'opinion principalement dans la Medecine est un crime à ceux qui s'en seruent, & vn dommage à ceux qui en ont besoin. C'est pourquoy ie conseille aux jeunes Medecins de mépriser ces nouueautez qui ne sont pas inuentées selon l'art; d'autant qu'Hippocrate nous dit que *celuy qui rejettant ce qu'il y a d'inuenté dans la Medecine, cherche vne autre voye & vne autre methode; & se vente d'auoir trouué quelque chose, se trompe & trompe les autres.* Et de s'étudier à sçauoir les principes qui nous ont esté reuelez par les Auteurs de la Medecine. Car j'estime auecque Hippocrate *que la plus grande partie de l'art est de pouuoir mediter sur ce qui est bien escrit, & que qui le connoistra & s'en seruira, ne sera pas trompé dans la Medecine.* Et par cette raison ie croy qu'ils seront conuaincus qu'il faut estudier pour n'estre pas trompé, & pour ne pas tromper les autres.

Lib. de prisc. medic.

En

En ce tempe où l'on ſaigne tant & dans toutes les maladies, l'on ne manque iamais de recourir à la ſaignée pour ayder la nature & pour guarir les maladies, ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire d'apporter des authoritez pour en perſuader l'vſage,& ie ne me ſers plus de ce paſſage d'Hippocrate, que pour prouuer qu'il a mieux ſçeu ce que peut la ſaignée, que les Medecins de ce temps, qu'il s'en ſeruoit mieux qu'eux & en vſoit plus à propos; & pour le faire voir. N'eſt-ce pas la chaleur d'entrailles qui eſt l'accident le plus ordinaire & le plus inſeparable des fiévres? & n'eſt-ce pas par elle qu'il commence à donner les cauſes de tirer du ſang? car c'eſt ce qu'il appelle *les hypochondres enflammées*. Cette tention du diaphragme & des parties adherantes, qui fait la reſpiration courte, n'eſt-elle pas preſque auſſi familiere, & ne fait-elle pas la cauſe de la phreneſie? ſi pour ces accidens

dens il a commandé de saigner, est-il de fiévre continuë où l'on ne doiue vser de la saignée ? soit pour l'ardeur des hypochondres , soit pour la respiration courte , soit mesme pour les resveries qui suiuent ces chaleurs , & qui accompagnent les fiévres. On peut saigner par les mesmes raisons dans les fiévres intermittentes où ces chaleurs restent apres l'accez , & le diaphragme tendu altere la respiration, puisque ces accidens se guarissent par la saignée. Il faut donc saigner dans les fiévres pour ces deux accidens par la methode d'Hippocrate, mais il y faut saigner encore,& pour les fiévres mesmes, & pour la cause qui les fait. C'est ce qu'il nous apprend, quand apres auoir recherché les inflammations des parties qui causent les grands accidens, il y adioute encore, *& les autres inflammations*,qui sont asseurement les fiévres : & quand à tout cela il joint, *les collections des maladies,*

dies, qui ſont les cauſes generales des fiévres continuës & des fiévres intermittentes,qui naiſſent des humeurs aſſemblées dans les vaiſſeaux. N'eſt-ce pas là tout ce qu'on peut pretendre pour faire ſaigner dans les fiévres, & tout ce que les Medecins auancent pour s'autoriſer ? ont-ils d'autres raiſons,ne ſaignent-ils pas pour la fiévre,ou pour ſes accidens, ou pour la cauſe qui la fait ? & puiſque la fiévre eſt la plus dangereuſe & la plus ordinaire de toutes les maladies, ne doit-on pas eſtre content de la methode d'Hippocrate,qui eſtend ſi bien la ſaignée dans la cure des fiévres, qui ſont inſeparables des maladies aiguës? peut-on accuſer Hippocrate d'auoir manqué d'ordonner la ſaignée dans les neceſſitez, où elle eſt l'vnique remede; & ne ſeroit-ce pas aſſez s'il en eſtoit demeuré là. Mais paſſant plus auant, l'on ne peut pas ſaigner aux maladies d'inanition, & pour celles de repletion ſe pou-
uoit-il

uoit-il mieux expliquer, ny eſtendre plus la ſaignée, que de la conſeiller pour les amas d'humeurs qui ſont cauſes des maladies ? ne peut-on pas entendre ce precepte de la cauſe antecedente, auſſi bien que de la conjointe, pour ſaigner dans la plenitude qui doit bien toſt faire vne maladie ? n'eſt-ce pas ce qu'il dit dãs l'embonpoint extreme des luitteurs, qui n'en peut pas demeurer là? En verité c'eſt eſtre difficile de ne ſe pas contenter de cela, puis qu'on n'y peut rien adiouter, & que tout le ſurplus eſt ſeulement la conſequence de ces principes generaux. Car s'il propoſe la ſaignée dans l'oppreſſion qui ſe fait ſans crachats, & hors de l'empyeme, n'eſt-ce pas pour l'inflammation, & pour l'abondance du ſang qui s'arreſte dans les poulmons? s'il fait ſaigner dans la douleur du foye, ou dans la peſenteur de rate, n'eſt-ce pas pour la repletion ou pour l'inflammation de l'vne de ces deux

Aph. 3. ſect. 1.

parties?

parties ? s'il ordonne qu'on ſaigne dans les autres inflammations, ce precepte n'eſt-il pas general, & ne voit-on pas dans ſes œuures qu'il en a eſtendu l'vſage à toutes les parties du corps ? ne fait-il pas ſaigner dans les grandes douleurs de teſte, des yeux, des oreilles, des dents, du col, de la poitrine, du foye, de la rate, des reins, & des parties genitales, dans les difficultez d'vrine, dans les tumeurs des pieds, & dans pluſieurs autres inflammations d'où i'ay fait vn denombrement, dans le liure de phlebotomia que i'ay eſcrit ſur Hippocrate où l'on verra tout ce qu'il en a dit ? & ne donne-t'il pas cét axiome general,
Sent. 7. ſect. 6. lib. 6. epid. *pour appaiſer les douleurs ? Il faut ouurir le ventre du ſang le plus proche.* Et pour faire la reuulſion n'é-
Lib. de nat. hum. crit-il pas ainſi : *Voicy les moyens qu'il faut garder pour tirer du ſang; Il faut s'étudier d'ouurir les veines le plus loin qu'on pourra des lieux où les douleurs ſe font, & où le ſang a*

de

de coustume de s'assembler. Que manque-t'il à cette methode ? peut-on trouuer d'autres indications pour faire faire la saignée, que la chaleur, la plenitude, la reuulsion, & la deriuation? ne paroit-il pas qu'Hippocrate a eu tous ces desseins en se seruant de la saignée. Mais il est vray qu'il a consideré si l'accident, ou la grandeur de la maladie meritoit la saignée, si le malade estoit dans la vigueur de l'âge, & s'il auoit assez de forces ; & qu'il a voulu qu'on saigna dans le commencement, non pas dans les iours de la crise, comme on le pratique aujourd'huy. D'où ie conclus qu'il a autant saigné que les Medecins de ce temps, puis qu'il saignoit alors par les mesmes indications. Mais qu'il l'a fait plus à propos, puis qu'il a eu égard à la grandeur des maladies, & à la force des malades. Et en cela l'on reconnoit l'abus de saigner pour si peu, que souuét c'est saigner pour rien, & de faire tant de saignées,

gnées, qu'il y en a la plus grande partie qui est faite mal à propos. Ie n'exagere pas les choses, ie les mets dans la verité, & par le sentiment du plus sçauant des Medecins, qui n'estoit pas capable d'auoir vne terreur panique, ny vne apprehension aueugle pour vn si grand remede, d'où il sçauoit si bien l'vsage, & qu'il a pratiqué auec vn succez si heureux. Il ne faut pas pẽser qu'vne verité si connuë, affermie par tant de siecles, & par tant de grands hõmes, soit vne erreur parce qu'elle n'est pas nouuelle: elle est fondée dessus la nature, qui ne reçoit point de noueautez, autorisée par des raisons qui n'ont point trouué de contraire, & confirmée par la pratique qui n'a iamais esté blasmée, & qui n'a rien de temeraire. *Car la methode est capable connoissant la maladie de la traiter: parce qu'elle prend garde d'agir plus par raison que par temerité, & plus par facilité que par force.* Et ces methodes si polies, &

Lib. de arte.

& si conformes aux esprits des hommes, ces beaux raisonnemens qui leur seruent d'appuy, & ces desseins profonds qui sont des abysmes de ſçience, sont des tombeaux que l'on creuse aux malades, & les appareils de leur mort, si l'on ne suit les loix de la nature qu'Hippocrate nous a données.

Tout ce discours demonstre que l'abus qui s'est glissé dans toutes choses n'épargne pas la Medecine, & qu'il n'a point de part aux ouurages de la nature, qui est nostre vray Medecin d'où i'ay conclus qu'il faut laisser agir la nature lors qu'il est à propos, ou l'ayder par les voyes d'où elle se sert elle mesme, puis qu'elles sont à couuert de l'abus. Mais principalement lors qu'il s'agit de faire des remedes d'où l'effect est considerable, comme celuy de l'Antimoine & de la saignée. I'ay prouué tout cela par la doctrine d'Hippocrate qui est la plus conforme aux maximes de la nature: & si

si ma maniere d'écrire n'est pas fort agreable, elle est reglée sur celle de l'Auteur d'où i'ay tiré le dessein de ce petit ouurage. I'ay neantmoins tâché de l'ajuster à la portée du vulgaire par des raisons de conuenance qui font plus d'impression sur les esprits que ne sont pas lettrez : & ie l'ay fait d'autant plus librement, que i'ay creu pouuoir satisfaire les sçauans hommes de ce siecle par mes ouurages en latin, où la doctrine d'Hippocrate est dans sa pureté & n'a rien perdu de sa force. L'on y verra par vne nouuelle maniere d'écrire Hippocrate prouué par Hippocrate : l'on connoistre le vray sens d'Hippocrate par le rapport de ses passages. L'on apperceura les erreurs qui se sont introduites par faute de les assembler. L'on trouuera les matieres reduites chacune dessous son chapitre, & l'on aura toute la Medecine tirée des escrits d'Hippocrate sous le mesme ordre des modernes.

FIN.


EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

